

Une romance avec l'Hydre (2) (Négatif)

L'homme le plus fort au monde, c'est l'homme le plus seul.
(Ibsen, *Un ennemi du peuple*)

Non, merci !
(E. Rostand. *Cyrano de Bergerac*)

Par Blanc-Bec

Blanc-Bec, ça ne va pas mieux. Tandis que la Science annonce pour demain un surcroît de chaleur de 4°, voici que de « nouveaux technocritiques¹ » affluent ces jours-ci à Grenopolis, avec quelques décennies de retard, pour une « manif festive contre l'accaparement de l'eau par STMicroelectronics et les industries du numérique » - tout en appelant à *poursuivre* l'accaparement et l'empoisonnement de l'eau par l'industrie chimique, chez Vencorex et Arkema, au sud de la ville.

L'éco-anxiété de Blanc-Bec vire à l'éco-fureur, voire à l'anthropophobie.

Certains croiront reconnaître des faits et personnages réels dans le tableau de cette « Silicon cuvette » où d'ingénieurs techno-progressistes s'acharnent depuis un siècle ou deux à « changer la vie » et « transformer le monde ». C'est maintenant fait. L'hydre électronique a siphonné l'hydre aquatique. De quoi propager sur les réseaux les « alertes contre le stress hydrique » et « appels à manif festive » de ces mêmes techno-progressistes, mués désormais en « technocritiques ». – Ou vice-versa ; tout-à-la fois « critiques » et « progressistes », mais d'abord et surtout « techno ».

Non que tout soit faux dans ces diatribes de Blanc-Bec, mais c'est la forme !... La forme !... Trop violente, la forme. Trop agressive. Il va trop loin Blanc-Bec. Il est trop. Trop, trop, trop.

Heureusement, quelqu'un fait remarquer qu'il est fou. Et même, « un vieux fou ». Tout ce délire sénile et paranoïaque se passe dans sa tête et n'a que très peu de rapports avec la réalité. Ce serait trop noir, trop négatif, trop dégueulasse. On poursuit donc la publication de ce document sur « l'éco-fureur » de ce pauvre Blanc-Bec, dont la folie a peut-être quelque(s) raison(s).

C'est un vieux nom que la Vouivre et porté par plus d'une eau de montagne. Les Latins l'appelaient *vipera*, la vive, la sinieuse, l'homicide. Mais nos Francs disent *wivre*, *vuivre*, *guivre*. Charles la voit en rêve dans notre plus vieux poème :

¹ Cf. stopmicro38.noblogs.org et lessoulevementsdelaterre.org

« Charles voit ses hommes en grande détresse :
Des léopards, des ours veulent les dévorer,
Serpenz e guivres, dragun e averser
Et des serpents, des vipères, des dragons, des démons², »

Cette Vouivre est la fée de l'eau et la reine des serpents, gardienne d'un or enfoui que les hommes convoitent. Marcel Aymé en a fait une romance à tordre le cœur entre la naïade immortelle et un rustaud de village qui en mourra³. Le rustaud étant le seul à dédaigner le trésor défendu par les serpents, pour désirer la fille aux yeux verts, à la démarche cambree, sortant nue du sous-bois, échevelée d'eau dégoulinante. Marcel Aymé va jusqu'à citer l'*Histoire naturelle* en 37 volumes de Plin l'Ancien (23-79), qui éclaircit le mystère de cette « pierre ovale, d'un rouge limpide », ornant le front de la Vouivre :

« XII. 1. En outre, il est une espèce d'œuf très renommé dans les Gaules, et dont les Grecs n'ont pas parlé : en été il se rassemble une multitude innombrable de serpents qui s'enlacent, et sont collés les uns aux autres, tant par la bave qu'ils jettent que par l'écume qui transpire de leur corps ; il en résulte une boule appelée œuf de serpent. Les druides disent que cet œuf est lancé en l'air par les sifflements de ces reptiles ; qu'il faut alors le recevoir dans une saie sans lui laisser toucher la terre ; que le ravisseur doit s'enfuir à cheval, attendu que les serpents le poursuivent jusqu'à ce qu'une rivière mette une barrière entre eux et lui ; qu'on reconnaît cet œuf s'il flotte contre le courant, même attaché à de l'or.

2. Mais comme les mages sont ingénieux à donner le change sur leurs fraudes, ils prétendent qu'il faut choisir une certaine lune pour se procurer cet œuf comme s'il dépendait de la volonté humaine de faire cadrer l'opération des serpents avec l'époque indiquée. J'ai vu, pour mon compte, un de ces œufs fameux chez les druides ; il était de la grosseur d'une moyenne pomme ronde ; la coque en était cartilagineuse, avec de nombreuses cupules semblables à celles des bras des poulpes. On le préconise merveilleusement pour le gain des procès et l'accès auprès des souverains ; mais cela est si faux, qu'un chevalier romain du pays des Vocontiens, qui pendant un procès portait un de ces œufs dans son sein, fut mis à mort par le dieu Claude, empereur, sans aucun autre motif que je sache. Toutefois ces entrelacements de serpents, cette concorde d'animaux féroces, paraissent être le motif pour lequel les nations étrangères ont entouré de serpents le caducée, en symbole de paix : l'usage est que ces serpents du caducée n'aient pas de crête. »

Quant aux Voconces, ce sont les « vingt peuples » fédérés entre le Vercors et le Ventoux, entre Die et Vaison, entre l'Isère et la Durance ; Trièves, Royans, Diois, Buech, Baronnie... et les autres pays, aujourd'hui épars sur cinq départements (Isère, Drôme, Hautes-Alpes, Alpes de Haute Provence et Vaucluse).

Je ne parlerais pas de la Vouivre si je ne la voyais en voie de disparition. Et si j'en parle, ce n'est surtout pas pour appeler à la « défense de la Vouivre ».

- Zonards, activistes, militants ! Ne libérez pas la Vouivre, elle s'en charge ! Vos bourdonnements dans *La Mouche du coche*, vos « collectifs » et « appels à réappropriation », vos « mobilisations » et « rassemblements festifs », « ludiques » et « inclusifs », vos « chaînes

² *La Chanson de Roland*. Edition critique et traduction de Ian Short, Le livre de poche, 1990. p. 188-189

³ Cf. Marcel Aymé, *La Vouivre*, Gallimard, 1945

humaines » et vos « joyeuses » processions « citoyennes » ; vos piétinements boueux ; vos grouillements d’asticots dans la plaie que vous infestez afin de vous en repaître - non merci. Vos « zones libérées », ça lui répugne à la Vouivre. Non, vraiment, elle n’a pas envie de vous servir de décharge. De subir – en plus des chantiers à tronçonneuses, pelleteuses et bulldozers - vos dépotoirs d’arsouilles à capuches et de gorgones barbues, vos cahutes de tôles et de palettes, vos feux et fumées de débris dans vos fûts rouillés, vos gueulardises d’ivrognes à clébard, de brutes imbues et querelleuses, de radicules et radicelles embrigadés (« organisés », « coordonnés ») par vos chefferies « anti-autoritaires ». La vermine à jactance séditieuse – non merci.

Vos embrouillaminis, gesticulations et algarades interminables (« assemblées générales »), vos rivalités de clans et de primautés, vos puériles intrigues et manigances, vos cancans et médisances, vos beuglements, vos menaces, vos rixes, vos tabassages et flicailles internes, votre loi du silence (« pour ne pas nuire à la lutte »), vos mensonges et simagrées servilement recueillis et propagés par vos journalistes, sociologues et souteneurs, vos froides et sournoises saloperies, vos « soulèvements » pour micros et caméras, dirigés par smartphones cryptés (ça fera un livre, une thèse, une bédé, un *podcast*, un documentaire...), vos fables d’« autonomie » et de « bases libérées », quand vous n’avez fait qu’accaparer une parcelle de despotisme à votre mesure – non, vraiment ! quelle ordure, quelle immonde invasion à crier de désespoir ! Rien à voir avec Robin des Bois - Robin la Capuche (*Robin Hood*) - et ses hors-la-loi de Sherwood. Ni avec les *bagaudes* gauloises que la Vouivre a vu passer, et qui honoraient la Vouivre.

Pourvu qu’ils nous trouvent pas, dit la Vouivre. Pourvu qu’ils ne sachent pas qu’on existe ! – On n’existe pas ! que je gueule aussitôt. On n’est rien ! C’est juste dans ma tête ! Une couleuvre qui me file par là ! Il y a des « ZAD partout », allez-y donc. Oubliez-nous, la Vouivre et moi. Nous sommes trop petits, trop fictifs pour mériter votre attention, nous ne ferions pas une « bonne lutte », une bonne Zone à Diriger ! Non, je vous jure, nous sommes indéfendables tous les deux, trop fuyants, trop élusifs. Laissez-nous filer de côté par les détours - par les *brassières* et les *défluences*, comme disent les hydrologues - par les failles, les sagnes et les tourbières.

Oh non, s’écrie la Vouivre, surtout pas les « défenseurs du vivant » !

Et je crie, moi aussi. Vous me débectez trop vous autres - je ne suis pas comme vous, moi. Je ne suis que Blanc-Bec, « le petit Blanc » comme vous dites, et je vomis vos foires altermondaines, vos bavasseries universitaires, vos coliques « scientifiques », « artistiques », « sociologiques », « philosophiques », « amphigouriques » ; vos « rencontres », « salons », « forums », « tables rondes » et « résidences » ; vos « festivals Nature & Montagne », vos films « discrètement élégiaques », vos vagissements « écolo-queers, trans-féministes, LGTBiques +++ » ; vos expos, photos, bédés, « plurimédia » - « qui interrogent l’esthétique de la Catastrophe au moyen d’animations, de performances, de diptyques vidéos et de dispositifs de réalité augmentée, avec les soutiens du WWF, du CNRS, de Outdoor et de la Région (*qu’on remercie*) », etc.

Je vomis vos opportunes conversions « animistes », vos escroqueries aux sentiments verts, vos poses, vos afféteries, vos minauderies et cabotinages dans *Le Monde* et sur *France Culture* - haut-le-cœur. Faut vraiment n’avoir aucune fierté.

Vous avez trouvé le nouveau filon, hein, les charognards ? Faussaires et simulateurs ! Une fois ravagées les eaux et forêts – *vos ravages* – et ceux de vos pareils, si longtemps, si éperdument, si *vainement* signalés à votre attention *progressiste*, il vous restait à vous recycler en *lanceurs d’alertes*. À recycler les restes en somme. Méthodiquement. Secteur par secteur. À plastronner encore en proxénètes des forêts, montagnes, rivières et espèces disparues. Vous

pouvez encore réussir dans l'agonie du monde, grimper sur son cadavre et vous en faire une scène, un piédestal ; en tirer des images *dérangeantes* ; du spectacle, des parlottes, des produits, du *merchandising*. La vie qui ne reviendra plus, vous pouvez encore en vendre le fantôme, la persistance rétinienne et affective. *Bong ! Bong ! Bong ! Bong !* Tapez donc sur vos bidons, creux et sonores. – *Bong ! Bong ! Bong ! Bong !... Nous sommes les lanceurs d'alerte !... Bong ! Bong ! Bong ! Bong !... Nous ne défendons pas la rivière, nous sommes la rivière qui se défend !*

Vingt dieux ! La Vouivre en rit encore ! Ces ventriloques qui prétendent parler à sa place ! Ces usurpateurs d'identité hydrique qui jargonent et gigotent de « la fluidité » dans leurs fausses cérémonies rituelles, fatras de grimaces et de gesticulations volées chez tous les sauvages du monde. Ces initiés qui ondulent en rondes et files dévotes, sous les ordres de leur *chaman* chorégraphe. « - Ondulez !...Ondulez ! »

Je vous ... *beuhaargh !* – faute de trouver une manière plus absolue de cracher mon dégoût.

Vous « alertez » maintenant que tout le monde sait et que vos technarques rationnent « la ressource » afin de « gérer la crise climatique dont nous n'avons encore vu que les prémices ». Fausses alertes et faux lanceurs d'alertes dans le monde du faux perpétuel – quoique toujours renouvelé. – Mais vous aviez tant d'urgences et de priorités depuis vingt ans, vous autres les « nouveaux technocritiques », cependant qu'on s'efforçait et s'exténuaient à vous transmettre les rudiments⁴.

C'était bien autoritaire et arrogant que de prétendre vous transmettre quoi que ce soit, et d'abord la mère de tous les savoirs ; cette « enquête critique » dont vous faites maintenant parade, comme des bourricots agitant l'encensoir. Tout fiers de s'être « réappropriés » ce que l'on s'est donné tant de mal à *transmettre* malgré tant de résistances asinines et « anti-autoritaires » (- pardon ! pardon !).

Mais vous aviez des priorités. Celui-ci « se réappropriait » le jardinage sur les pelouses du campus. Cet autre tordait le nez sur des « questions de fond ». Ceux-là s'en allaient défendre une forêt à une heure de route, plutôt que le vieux quartier de la Frise derrière la gare, dévasté par la « Presqu'île scientifique » - *alias* Europole, *alias* Giant (Grenoble Isère Alpes Nanotechnologies), *alias* « Polygone scientifique », *alias* Cea-Minatec-Clinattec-STMicro-synchrotron, etc⁵. Tant mieux pour la forêt ; tant pis pour la Frise et la cuvette transformée en méga-technopole⁶.

Ce n'était pourtant pas rien que la construction d'un « MIT à la française », d'un énorme quartier de verre et de béton, bâti autour du « Polygone scientifique », fondé sur les « technologies convergentes », et destiné à devenir le nouveau centre-ville de Grenopolis. Soit les 49 communes constitutives de Grenoble Alpes Métropole⁷. Et ce n'était pas non plus faute de vous avoir *alertés*. Quitte à tanner, malgré sa placidité, celui auquel on avait extorqué la

⁴ Cf. « Planification urbaine et croissance à la grenobloise », 11 juin 2004 ; « Le téléphone portable, gadget de destruction massive. Pourquoi il n'y a plus de gorilles dans le Grésivaudan », juin 2005, sur www.piecesmaindoeuvre.com – Tous les textes cités en notes sont à lire sur le site.

⁵ Cf. « Visites technopolitaines avec Jean-Pierre Garnier », 11 août 2010

⁶ Cf. Henri Mora « La mauvaise saison », 22 septembre 2008 ; « Les vérités qui dérangent (...) », 29 septembre 2008 ; « Des ordures dans le couloir », 17 octobre 2008 ; « On finit par avaler sa salive », 2 novembre 2008 ; « Chambarans : correspondance entre Henri Mora et Jean-François Noblet (...) », 7 décembre 2009 ; « Dans les Chambarans », 15 novembre 2010. Et tous les textes d'Henri Mora sur les Chambarans, publiés sur www.piecesetmaindoeuvre.com, puis réunis en livre au Monde à l'envers en 2011.

⁷ Cf. « Retour à Grenopolis », 8 mars 2020, en ligne et en Pièce détachée (n°91), disponible sur commande

rédaction, en 2007, de *Giant, un grand pas pour Technopolis*⁸. Le même auquel on avait arraché huit mois plus tôt un post-scriptum intitulé *Pour en finir avec Crolles 2*⁹.

Vous avez bien entendu – huit mois plus tôt ! Vous dire les cadences et comme on exploite la main d'œuvre chez Pièces et main d'œuvre ! Moi, quand je transmets, je transmets. D'ailleurs Placide ne semble pas avoir été traumatisé par ses très ponctuelles collaborations avec notre officine d'enquêtes et de transmission. Il a ouvert sa propre boutique, *La Mouche du coche*, où il duplique assidument nos livraisons passées ou présentes, notamment sur les sujets dont nous l'avions odieusement accablé – Crolles, STMicro, la Presqu'île scientifique, le tout-connecté « et son monde », etc.

Encore pardon pour cette maltraitance, pour cette « posture surplombante », et pour n'avoir pas feint d'en savoir aussi peu que ces jeunes gens laissés indemnes d'éducation par la génération précédente – La Génération – La Glorieuse Génération des Salauds de 68. Celle de leurs parents et un peu la mienne. Moi qui ai repoussé viscéralement toute fonction paternelle, et qui n'ai jamais commis d'enfant – délibérément – radicalement – par haine des charges et des chaînes. Et parce que je suis mon propre enfant, ayant bien assez à faire avec moi-même. Et parce que ce n'était pas un temps à faire des enfants – demandez aux femmes qui n'en font plus ou presque. Et parce qu'il n'y a rien de si haï, de si méprisé que les pères, depuis un demi-siècle que la paternité est entrée en décomposition, au point d'avoir à peu près disparu. Et parce que je ne voulais pas sombrer dans cette risible catégorie des pourvoyeurs de pensions alimentaires, recevant un week-end sur deux une progéniture hostile ou indifférente. Et parce que chaque nouvelle classe d'âge se montre plus sotté, plus ignare, plus narcissique et susceptible que la précédente - que la mienne qui était déjà insupportable de fatuité égoïste. Et parce que j'avais si peur d'être déçu par mon enfant, d'en être blessé dans ma fierté et de ne pas l'aimer comme il faudrait. Et de blesser mon enfant par manque d'amour. Et moi, je voulais être à la hauteur de mon enfant que je n'ai pas fait. Ne pas le blesser. Être un père, un vrai – pas un *chéquard* ou un inséminateur. – Je me comprends.

– Mais (*me souffle la Vouivre*), il ne suffit pas de ne pas faire d'enfants. Si des enfants, ou d'autres, décident de te prendre pour père, ils ne vont pas te demander ton avis. Et après, bien sûr, il leur faudra se jouer la comédie de la « révolte » et du « meurtre du père ». – Oh, merde. Elle s'esclaffe – Mais qu'est-ce que tu croyais !

La Vouivre, c'est ma conscience d'hydrocéphale. Enfin, une partie de ma conscience, l'hémisphère droit ou gauche, ou le lobe frontal, ou je ne sais quoi, mais si vive, si perçante ; bien plus que moi, c'est sûr. Il faudrait juste qu'elle m'avise à temps au lieu de me narguer après coup.

J'avoue avoir été assez *relou* pour insister. Inutile de nier. Les preuves sont toujours là – les écrits restent – sur Internet et dans les papiers diffusés *urbi & orbi* : *Giant, Pièces et main d'œuvre vous dévoile les plans du MIT à la française* (2 mars 2008), *Giant et Opération Campus : les derniers plans* (20 octobre 2008), *Visite du CEA et présentation de Giant* (18 janvier 2009), *Conférence de presse sur Giant* (11 mars 2009), etc., etc.

Rien à faire, ce n'était pas chic que la Frise, ce vieux dédale ouvrier et artisanal. Pas de quoi faire une « ZAD » labellisée et vassalisée par le Haut-Soulèvement Général. Un *squat* à la rigueur ? Comme à la fin des années 70, quand le standing « autonome » exigeait que l'on fit des squats ? Même en se livrant à d'incessantes navettes (« convergence des luttes »), il est difficile d'être à la fois « la forêt qui se défend » et « la ville qui se libère ».

⁸ Cf. Benoît Rérens, « Giant, un grand pas pour Technopolis », 2 décembre 2007

⁹ Cf. Basile Pévin, « Pour en finir avec Crolles 2 », 3 avril 2007

Et puis on a eu des aventures avec Pimprenelle. Je suis tombé dans sa cuisine et dans le noir, et quand je suis revenu des jours plus tard, je n'étais plus pareil. Je titubais dans la rue, faisant des embardées d'homme ivre, et le décor autour de moi ne défilait plus à la même vitesse que ma vision. Il y avait des coupures, des sauts d'image, et le sol penchait un peu à droite, de cinq degrés environ par rapport à la verticale. Les salauds. Ils avaient profité de mon absence pour trafiquer le paysage. Heureusement le chat m'a beaucoup soutenu à ce moment-là, mais je ne veux pas en parler parce que je vais fondre en larmes. Évidemment, le Système a également profité de ma faiblesse pour multiplier ses attaques. C'est un peu brumeux, mais je me souviens que le techno-gratin a tenté d'obtenir le marché des Jeux Olympiques d'hiver – ceux de 2018 - alors que l'hiver était déjà mort et qu'il aurait déjà fallu beaucoup d'eau et d'électricité pour fournir les canons à neige¹⁰.

On a fait un comité avec Pimprenelle et ceux qui ne s'étaient pas perdus dans la forêt, et des « enquêtes critiques » avec des notes en bas de page, pour expliquer Grenopolis au tout-venant, et même aux Vrais Révolutionnaires. Mais le Système, à ce moment-là, a contre-attaqué avec une campagne nationale de propagande pour les nanotechnologies, et c'était terrible, parce que j'avais si mal à la tête que je devais parfois m'asseoir sur le trottoir, dans la rue ; et à part le chat, on ne voyait plus grand monde.

Heureusement qu'il y avait encore une cabine téléphonique – la dernière de tout Grenopolis – là, dehors, à côté de la maison. Elle a beaucoup téléphoné, Pimprenelle. Moi, je ne sais pas faire. Il faut être trop affable, trop patient et explicatif, pour demander à des gens de faire ce qu'ils devraient faire d'eux-mêmes – non comme un service personnel, mais comme un geste politique dans un combat prétendu commun. Mais les Vrais Révolutionnaires, j'ai remarqué, vous rendent volontiers de petits services, dans l'espoir que vous leur en rendiez de plus gros. Il faut que ça leur rapporte personnellement. Au moins une récompense sociale, une reconnaissance dans le milieu, voire au-delà. Maxime me l'avait bien dit : « Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bons offices ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner¹¹ ».

Grâce à la dernière cabine téléphonique de Grenopolis, on a réussi à parler à des gens qu'on ne connaissait pas, aux six coins de la France, et à leur expliquer nos sept ans d'enquête, de critique et d'activité contre les nanotechnologies. Sept années de perdues si nous laissons se déployer sans réaction la Campagne nationale de propagande des nanotechnologies, avec ses millions et ses agences de com, qui ne visait d'ailleurs à rien d'autre qu'à effacer l'effet négatif de notre activité.

Parmi ces inconnus auxquels nous parlions au téléphone, certains nous ont entendus. Ce qui prouve bien que la technologie est neutre, tout dépend de l'usage qu'on en fait.

J'ai fini par me relever du trottoir, devant la gare, où un Vrai Révolutionnaire m'avait laissé choir. Pimprenelle dit que c'était entre octobre et février (2009-2010), juste au moment où des jeunes gens en quête d'action (il en surgit chaque année), nous ont rencontrés. – Malheur à la Campagne nationale de propagande ! Malheur aux nanotechnologies et à leur nanomonde ! Entre nos interlocuteurs téléphoniques et nos anti-techs novices s'est fomenté un élan jubilatoire qui a dévasté 15 séances sur les 17 programmées par la pseudo Commission nationale du débat public, et avec elles, provisoirement, l'imposture de la « démocratie technique ». Le plus beau charivari ayant eu lieu à Grenopolis, le 1^{er} décembre, lorsqu'une

¹⁰ Cf. 29 octobre 2008. <https://reporterre.net>Non-aux-Jeux-olympiques-a-Grenoble>

¹¹ La Rochefoucauld, *Maximes*, GF-Flammarion

salle pleine de ferveur et de compagnons superbement attifés, afin de déjouer la vigilance policière, se dressa bras levés, en dansant et scandant – « Grenoble !... Grenoble !... Grenoble anti-nano !¹² »

Voici les seules réunions que j'aie jamais sabotées. Les *fausses réunions* du lobby technologiste, organisées à grands frais et sans contradicteurs, avec l'argent public, pour convaincre les sceptiques des enchantements présents et futurs du totalitarisme technologique. J'avoue aussi un cocktail molotov lancé le 29 avril 1975 contre un meeting militariste d'extrême-droite. À Grenoble, oui.

Quant au transhumanisme - dont le *cyborg*, appareillé, génétiquement modifié et entièrement produit *in vitro*, présente la figure prochaine – il avance masqué derrière « le progrès des connaissances » et « les nouveaux droits reproductifs » ou d'« identité de genre ». Dois-je m'abaisser à dire qu'aussi bêtes et révoltants que me paraissent les dévoiements des causes féminines et homosexuelles par des envies de puissance sans restreinte, je n'ai jamais troublé une réunion de cette mouvance *queeriste*, désormais hégémonique dans la jeunesse activiste. Et aussi que je n'ai jamais refusé une discussion paisible, qui ne m'a jamais été proposée, à ce sujet.

On l'a payé cher ce triomphe d'un soir, ce succès de quelques semaines, et cette éruption d'articles dans la presse étonnée : « Nanomatériaux, méga bazar » (*La Montagne*, 11/11/09) ; « Lille : le débat sur les nanotechnologies tourne court » (*Nord Eclair*, 17/11/09) ; « Premier bilan mitigé du débat national » (*Journal de l'Environnement*, 18/11/09) ; « Le débat stoppé net » (*Le Daubé*, 2/12/09) ; « Le débat sur les nanotechnologies risque de tourner court » (*Le Monde*, 11/12/09) ; « Le débat sur les nanotechnologies tourne au fiasco » (*Eco-Sapiens*, 4/01/10) ; « Mégamobilisations contre les nanos » (*Politis*, 14/01/10) ; « Chaos at french nanotech debate » (*Chemistry World*, 22/01/10), « Le débat national sur les nanotechnologies fait naufrage » (*Bastamag*, 2/02/10), etc.

Le monde, il était excédé de nos perpétuelles critiques des technologies (*et de la technocratie, et du transhumanisme*), et du bruit que ces perpétuelles critiques faisaient dans le monde. Il en avait marre de nous « soutenir », le monde, même du bout des lèvres et des doigts. Il trouvait qu'on lui faisait de l'ombre, qu'il se parlait trop de nous et pas assez de lui. Ça se disait dans des lieux, des réunions où nous n'étions pas ; en marge des débats. Et jusque dans un écrit qu'une jeune squatteuse (y-a-t-il de « vieux squatteurs » ?), fille d'ingénieur, étudiante en sociologie, avait envoyé à tous les squats de sa liste.

« Pourquoi on parle toujours d'eux ? », qu'il s'appelait le texte de Gargouille@chaipukoi. J'aurais pu lui dire à Gargouille, qu'on apportait des faits et des idées, qu'elle et ses co-squatteur-euse-s étaient bien trop ignares, feignasses et prétentieux pour aller chercher. Mais elle ne le savait que trop bien. En attendant de « se réapproprier la technocritique » - et de phagocyter nos contenus - il s'inventait des griefs, des priorités, des urgences pour justifier notre dénigrement. Il y a toujours une raison de ne pas faire ce qui doit l'être.

¹² Cf. « CNDP nanos ; débats bidons dans un bunker », 28 novembre 2009. « Récit du sabotage de la réunion CNDP Nano de Grenoble », 2 décembre 2009. « Pseudo-débats nano, Les Amis de la Terre jurèrent, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus », 16 janvier 2010. « Orsay : le pseudo-débat de la CNDP annulé par ses organisateurs même », 26 janvier 2010. « Annulation des trois derniers pseudo-débats publics sur les nanotechnologies », 3 février 2010. « A Paris, le 23 février 2010, la CNDP annule son pseudo-débat : les opposants à la tyrannie technologique vous invitent à un vrai débat public », 13 février 2010. « Révélations : le véritable bilan de la CNDP nanos en exclusivité par Pièces et main d'œuvre », 15 février 2010. Etc.

Heureusement qu'elle avait encore sa petite auto, Pimprenelle. Elle m'a collé dedans et on a vu du pays – Herbeys, Voiron, Laragne, Clermont, Saint-Etienne, Lyon, Roanne, Chambéry, Cluses, Bernin, Valence, Beauchastel, Tailhac, Saint-Chamond, Saint-Michel-sur-Savasse, Lille, Dunkerque, Le Havre, Bruxelles, Paris, Reims, Bourges, Lausanne, Madrid, Milan (*on faisait aussi l'international*), Amiens, Sens, Cluny, Mâcon, Vierzon, Toulouse, Albi, Nîmes, Bordeaux, Saint-Macaire, Libourne, Clairac, Biarritz, Montauban, Bayonne, Béziers, Couiza, Minerve, Montpellier, Tulle, Rodez, Millau, Eymoutiers, Graulhet, Foix, Mirepoix, Saint-Affrique, Périgueux, Aubenas, Lavaur, Sivens, Die, Embrun, Gap, La Roche-de-Rame, Le Percy, Toulon, Marseille, Martigues, Cavaillon, Quimper, Nantes, Guingamp, Dieppe, Bourgen-Bresse, Oyonnax, Besançon, Saint-Claude, Lure, Saint-Amarin, les Landes, les Pyrénées, les Vosges, le Jura, le Queyras, la Thur, le Trièves et tant d'autres villes et campagnes, tant de « cafés-citoyens », de « ciné-clubs », de « locaux anarchistes », de « salles polyvalentes », de « foires paysannes », de « lieux » et d'« espaces », où nous allions « alerter », ne serait-ce que dix personnes. Ne serait-ce que moins de dix personnes. Ne serait-ce que - c'est arrivé - cinq personnes.

J'exagère. Le plus souvent nous prenions le train avec nos deux gros sacs à dos et notre petite charrette de livres. Et on courait dans les couloirs des gares pour ne pas rater la correspondance. Ou bien, on l'attendait au café d'en face. C'était plus reposant. Surtout les dimanches soir dans les wagons bondés.

– Et Mirabel-et-Blacons ? dit Pimprenelle. Tu te souviens de Mirabel-et-Blacons ? on était allés dans une grande ferme.

Et la vie a passé.

Nous alertions donc contre les *puces*, depuis le début. Nous avons incité de jeunes « anti-kapitalistes » en quête d'action à organiser deux visites en car des sites *nécrotechnologiques* de la cuvette, du Commissariat à l'énergie atomique jusqu'à la méga-fonderie de STMicro, à Crolles, en mars 2003 et mai 2004. Le livret d'accompagnement de la visite, nous en avons fourni le contenu. Une façon concrète d'instruire les animateurs de la visite¹³ et les passagers du car de ce qu'était la « Silicon valley » grenobloise ; et que derrière l'arbre du kapitalisme maléfique (*FraKa*), et rendu plus maléfique encore par son k initial et germanique, proliférait la forêt techno-industrielle – électrons, atomes, OGM, puces, bits, gènes, neurones, etc.

Il y avait débat à bord du car. Nous les anti-industriels (luddites, naturiens, primitivistes), nous voulions abattre cette forêt d'usines. Non pas nous « réapproprier » les tours nucléaires de Saint-Maurice l'Exil et de l'institut Laue-Langevin, ni les cheminées chimiques de Pont-de-Claix-Jarrie. Les anti-kapitalistes, eux, voulaient – et veulent toujours - se la *réapproprier* – ça aussi – et l'exploiter *eux-mêmes*, pour le bien collectif (la « Transition écologique »), en lieu et place des kapitalistes.

Le contenu de ce « bien collectif » étant par eux défini dans le cadre des syndicats et partis de gauche - et de leurs « groupes affinitaires » (« non-mixtes », etc.) - ce qui évitait les objections de ceux qui auraient pu en avoir, mais qui n'étaient pas « affinitaires ». Depuis, on a inventé les « groupes inclusifs » afin d'exclure préventivement tout contradictoire potentiel, avant même qu'il n'ait offensé la bête collective. Ils ne nous traitaient pas encore de fascistes et de réactionnaires, nos gauchistes affinitaires, mais d'impersonnelles dénonciations de

¹³ Le festival Fraka

« l'âgisme » émergeaient déjà, mêlées de répudiations de la « transmission », proscrite comme « autoritaire », « verticale », etc.

En fait, Zelda, fille de notaire et diplômée de philosophie, et son ami Jérôme, fils de professeur et diplômé de sociologie, m'ont bel et bien traité de « vieux fou », ce qui n'a jamais été une tare à mes yeux. J'ai tant appris de mes vieux. Plutôt vieux qu'envieux. Fou, j'ai des raisons de l'être, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on me le jette au visage. On me disait « chien fou », « jeune fou », « fou furieux », bien avant que Zelda ne dise « vieux fou ». Mais j'avoue mon tort et son motif d'ulcération ; j'avais mis un pied dans le plat, lors d'une réception altermondaine par elle organisée, et j'en ris encore. Maintenant, je mettrais les deux pieds.

Je suis un vieux fou, certes, même si d'autres, plus vigilants que moi, pourraient trouver cette qualification « discriminatoire », « stéréotypée », voire « âgiste » ou « foliphobe ». Je ne vais pas alerter SOS-âgisme ni constituer un groupe seniors pour y chouiner entre nous, d'un point de vue « situé », et à l'abri de toute « micro-agression », sur nos soucis spécifiques. Je suis fou et je m'en fous. Mais je la comprends Zelda. Quand on entreprend de se constituer un groupe de *followers*, le plus simple est encore de les aimer sur la base d'une différence biologique travestie en identité politique.

Moi, je n'ai jamais critiqué de « jeunes » ou de « vieux » (d'« hommes » ou de « femmes », de « bruns » ou de « blonds », etc.) mais exclusivement des cons. Ce qui reste assez chronophage et énergivore. Et ces cons-là ne sont plus si jeunes puisqu'ils ont atteint l'âge que j'avais alors, et qu'ils sont assez sûrs d'eux pour se reproduire – eux.

En attendant, on tâchait sournoisement d'inculquer l'enquête et ses acquis à nos co-passagers du car ; en *loucedé* ; savoir-faire & faire savoir. Ces acquis restent assez précis et fouillés pour leur valoir, vingt ans plus tard, le mauvais piratage des « nouveaux technocritiques ». Jugez sur pièces.

– *Planification urbaine et croissance à la grenobloise* (11 juin 2004)

– *STNécro à la pointe de la lutte contre l'environnement* (31 janvier 2005)

– *STMicro s'assoit sur la cuvette* (Novembre 2005, in *Aujourd'hui le nanomonde* n°10)

– *Le téléphone portable, gadget de destruction massive. Pourquoi il n'y a plus de gorilles dans le Grésivaudan* (Juin 2005)

Tout lecteur verra par lui-même qu'il ne suffit pas de plagier pour améliorer les idées¹⁴. Aussi n'y-a-t-il pas d'idée nouvelle ou améliorée dans la propagande des « nouveaux technocritiques » visant STMicronics et le saccage de Crolles/Bernin par rapport à nos deux enquêtes initiales. Tout au plus une mise à jour de certains faits & chiffres, et des paraphrases de sites officiels ; comme des notes en bas de page qui envahiraient toute la page. Déception. On aurait aimé un plagiat créatif ; on n'a que du copiage besogneux et la plate répétition d'actions stéréotypées. On est tombé du qualitatif au quantitatif. Il s'agit de faire nombre et non plus la différence. De même que des imitateurs patauds reproduisant sans fin le tour qu'on leur a montré, mais incapables de sortir un nouveau lapin de leur chapeau.

Je ne relèverai pas ici toutes nos farces et attrapes commises à très peu durant ces années-là, avec ceux qui le souhaitaient et que la frustration mondaine n'avait pas aigris ni assotés. Contrairement à ce qui se ragote, je n'ai pas toujours pris l'initiative, même si je participais toujours, sur un pied d'égalité et de réciprocité. Je n'ai jamais donné que des avis et des arguments, fût-ce avec chaleur et véhémence. Je n'ai jamais donné d'ordre ni d'interdiction.

¹⁴ Cf. Isidore Ducasse, *Œuvres complètes*, NRF/Gallimard, p. 306. Guy Debord, *La Société du Spectacle*, thèse 207. Folio/Gallimard, p. 198

Mais on ne prête qu'aux riches et c'est chez Pimprenelle que la police s'en fut perquisitionner et saisir un ordinateur. Et c'est elle aussi qui fut convoquée deux fois et mise en garde à vue, sans jouer pour autant la saynète anti-répression, si précieuse aux jeunes activistes avides de publicité. En fait, la seule qui ait le droit de se plaindre de moi (mais avec douceur), c'est elle dont j'ai détourné la voiture. *Hacké* disent les « nouveaux technocritiques ».

Cette activité critique fut assez dense et soutenue pour susciter des articles (*Le Canard Enchaîné*, *Le Point*, *Entreprises Rhône-Alpes*, *Le Monde*), dont celui de *Politis*, en 2005, évoquant « La menace des puces ». Ainsi qu'une réunion de 200 personnes « contre le puçage électronique des animaux et des humains », avec l'éleveur Guy Kastler, le 17 mars 2006, à la Maison du Tourisme de Grenoble. - Et l'envieuse rancœur de ceux qui n'avaient rien dit ni fait de remarquable.

Trois mois plus tard, le 1^{er} juin 2006, un millier de manifestants arpentaient les rues de Grenopolis, lors de la première manifestation mondiale contre les nanotechnologies, aux cris de « Tous pucés ! Tous fliqués ! – Fermez Minatec ! » Dans mon souvenir, c'est Nadia qui avait lancé ce cri, derrière la banderole « Fermez Minatec ! ». C'est sa voix qui me reste dans l'oreille, cependant que Manu, dans la manif, promenait sa pancarte, « Les puces, ces petits riens qui nous pourrissent la vie ! ». Il ne peut nier, on a la photo. Alors qu'on chercherait en vain celles d'autres passagers du car ayant pris de la hauteur pour observer la chose depuis le *safe* point de vue de la Bastille.

Signe de succès, plus le temps passe, plus il se trouve de « nouveaux technocritiques » pour évoquer cette « mémorable manifestation » ; pour dire « qu'ils y étaient », et même, qu'ils y étaient pour quelque chose. Ils diront bientôt qu'on n'y était pas, nous, Blanc-Bec et Pimprenelle, ou pour si peu, bien moins qu'il ne s'est dit (*c'était collectif !*).

Moi, je sais bien de qui cette « mémorable manifestation » aurait été l'échec, si elle avait été un échec, après six ans d'enquête et d'actions. Mais le succès, après coup, se découvre d'innombrables auteurs. Bien plus nombreux que la vingtaine de jeunes activistes aux capacités fort inégales, que nous avons réunis pour l'occasion dans un Comité à Durée Déterminée ; que nous tâchions de mettre en valeur (chacun selon ses capacités) ; et dont certains tenaient à notre insu des réunions séparées avec les « insurgés invisibles » (mais « habillés en ninjas » selon un futur historien) ; afin de cacher des boules de pétanque sur le parcours de notre manifestation, et de précipiter la charge policière.

J'imagine que le kapitalisme fournit le lien entre les puces, les nanotechnologies et le Crédit Lyonnais, dont le Chef Invisible, lui-même, se mit à frakasser la vitrine, transformant du même coup notre cortège en sauve-qui-peut traqué par les CRS dans toute la ville. La philosophie à coups de marteau étant la marque de ce Vrai Révolutionnaire, tout en élégance, modestie et pénétration.

Ce n'était pas facile en 2006, même après six ans d'enquêtes et d'explications, que de rassembler mille manifestants à Grenopolis contre les nanotechnologies. – *les nano quoi ?* Beaucoup moins facile que de faire en 2025 une « manif festive contre l'accaparement des ressources par STMicroelectronics et les industries du numérique ».

Gageons que celle-ci ne sera pas sabotée par les Vrais Révolutionnaires, avides de capter le prestige de la critique grenobloise des technologies. Même s'ils se révèlent incapables de faire fructifier ces vingt ans de critique, autrement qu'en termes quantitatifs, et au prix d'une dégradation qualitative. Même s'ils ne font que ce que nous avons rendu facile à faire, en ayant expliqué tout à la fois ce qu'étaient les technologies de l'infiniment petit et leur

nanomonde ; et la place qu'occupait Grenopolis depuis bientôt deux siècles dans l'émergence du *Règne machinal*¹⁵.

En fait, leurs festivités annuelles sont vouées à n'être que des répétitions, des hommages involontaires et des cérémonies du souvenir, malgré l'oubli qu'ils tentent d'imposer sur vingt ans d'activité antérieure. Et il en sera ainsi tant qu'ils ne prendront pas en charge la critique du transhumanisme que nous poursuivons dans des conditions aussi ingrates et solitaires qu'il y a vingt ans. Tant qu'ils suivront au lieu de poursuivre, mijotant dans une aigre soupe d'envie et de ressentiment. Tant qu'ils préféreront le militantisme consensuel et rabâcheur, plutôt que la critique nouvelle et nécessaire. À quoi bon parler pour ne rien dire, au lieu de dire ce qui ne l'est pas, et qui pourtant doit l'être - sous peine de *blablater*.

On a continué. Nous « alertions » non seulement contre les puces de STMicroelectronics, mais contre *l'organisation sociale par le puçage systémique* ; RFID, puces biométriques, smartphones. Nous avons publié « Des moutons & des hommes » de Nicolas Bonanni, fruit commun de son expérience de berger et de notre enquête documentaire¹⁶. Nous sommes même allés occuper le Pôle Traçabilité de Valence avec quelques individus de notre acabit, des paysans du cru, et l'inoubliable cheval blanc venu avec son humain¹⁷.

Cette idée de « traçabilité », qu'on s'en souviendra, c'était un effet pervers de l'épidémie de la « vache folle » - l'encéphalopathie spongiforme – apparue dans les années 90. Un fléau frappant des bêtes nourries de « farines animales », et des humains nourris de ces bêtes malades. Au lieu d'interdire ce cannibalisme bovin, la puissance publique avait jugé plus judicieux de *tracer* chaque bout de barbaque, afin de remonter *après coup* à l'animal et à l'abattoir coupables de toute nouvelle infection.

Puis, cette même puissance publique s'était avisée d'étendre ce *puçage* à tous les objets inertes ou mouvants. C'est-à-dire d'instaurer une *police totale* au moyen de « l'internet des objets » et de l'interconnexion généralisée. Une opération doublement fructueuse pour la rationalisation de l'ordre social et pour le Gixel (Groupement des industries de l'interconnexion, des composants et des sous-ensembles électroniques), bénéficiaire de lucratives commandes d'Etat¹⁸.

Aussi François Jarrive, l'historien multimédia (*Terrestres, La Décroissance, Radio France, Le Monde*, etc.), a-t-il eu un trou de mémoire l'an dernier, dans sa préface d'une bédé consacrée aux « macrodégâts de la microélectronique dans le Grésivaudan », en écrivant :

« L'opposition aux puces n'est pas récente, elle a commencé avec des collectifs de professionnels comme des agriculteurs s'opposant à l'usage de puces pour contrôler les troupeaux. Le collectif « Faut pas pucer » créé autour de 2010 a mené l'enquête sur ces technologies de contrôle tout en contestant la numérisation du monde¹⁹. »

¹⁵ Cf. *Sous le soleil de l'innovation, rien que du nouveau ! et Aujourd'hui le nanomonde* aux éditions L'Échappée

¹⁶ Cf. Nicolas Bonanni 10, rue Yves Farge 38600 Fontaine 04 38 02 99 49, « Des moutons & des hommes », janvier 2007

¹⁷ Cf. « Occupation du Pôle Traçabilité de Valence », 21 novembre 2009

¹⁸ Cf. « Carte d'identité électronique : ce n'est pas du canular », 8 juin 2005. Et aussi, *RFID : la police totale*, film + livre de Subterfuge et Pièces et main d'œuvre, mars 2011 ; *Mouton 2.0, la puce à l'oreille* film de Antoine Costa et Florian Pourchi, avril 2012, synaps-audiovisuel.fr. etc

¹⁹ François Jarrive, préface à *Toujours puce*, de Aude et Elsa Lecarpentier. 2024, Ed. Le Monde à l'envers

Cette opposition, on l'a vu, est encore moins récente qu'il ne le dit, puisque remontant à 2003 en ce qui nous concerne. Nous avons d'ailleurs publié la première déclaration du collectif « Faut pas pucer », qui ne déclarait rien de neuf, non pas « autour de 2010 », mais en avril 2011²⁰.

L'historien peut d'autant moins ignorer ce précédent septennat d'opposition au puçage électronique, que nous avons reçu l'auteur de *Face au monstre mécanique. Une histoire des résistances à la technique*²¹, les 5 et 6 février 2010, dans une salle d'une centaine de personnes, lors de notre troisième « Café luddite ». Il a logé chez l'un, mangé et parlé avec les autres – dont Alexis Escudero, lui-même futur historien et signataire de *La Reproduction artificielle de l'humain*, publiée quatre ans plus tard sur www.piecesetmaindoeuvre.com, avant d'emplir les caisses du Monde à l'envers. L'éditeur, 14 ans plus tard, de *Toujours puce*, la bédé sur l'invasion de puces dans le Grésivaudan. Encore une victime de la domination et de la maltraitance âgiste. Quel nanomonde.

C'est vous dire si l'on a fait de la rétention de contacts, de rencontres, de lectures, d'idées et de savoir. Si l'on a été avares et brimeurs de talents, envers tous ces mirifiques lanceurs d'alertes, défenseurs du vivant, anti-kapitalistes et Vrais Révolutionnaires ; tous confinés dans les caves obscures de Pièces et main d'œuvre, à trimer pour notre plus grande gloire. Et comme je présente mes excuses pour avoir convié à Grenopolis le cinéaste paysaniste Jean Druon (*Un siècle de progrès sans merci, Alerte à Babylone*), l'éditeur luddite Guillaume Carnino (K. Sale, *La Révolte luddite*, à L'Echappée), l'auteur luddite José Ardillo (*Los Amigos de Ludd*, éditions de La Lenteur), le sociologue anarchiste Mathieu Rigouste (*L'Ennemi intérieur. La généalogie coloniale et militaire de l'ordre sécuritaire dans la France contemporaine*, La Découverte), le sociologue marxien, Jean-Pierre Garnier (Pour l'ensemble de son œuvre), le professeur critique Florent Gouget (*Ecole, la Servitude au programme*, Ed. de La Lenteur) – et bien sûr l'historien des résistances, déjà nommé.

Comme l'avait bien remarqué Tenia@chaipukoi, « le Café luddite, c'est juste Blanc-Bec qui dit à Moulinot, « on va faire un café luddite ». Et c'est ainsi que nous avons convié l'historien, Moulinot et moi, afin que Ténia puisse lier connaissance et lui demander plus tard une préface à l'un de ses ouvrages. Préface que l'historien donna bien volontiers malgré son travail écrasant et ces multiples sollicitations dont il est constamment l'objet. Si vous croyez que c'est facile de porter la double charge d'historien en milieu militant et de militant en milieu médiatique ; d'observer la *neutralité axiologique* tout en signifiant sa connivence politique ; et de cumuler en outre d'autres fardeaux, éditoriaux et universitaires – n'oublions pas le maître de conférence.

Cette accumulation de charges ne tient, naturellement, que si le porteur évite toute maladresse, tout mot de trop dans l'un de ses « domaines d'intervention », qui puisse lui être reproché et déranger l'édifice. Les historiens se plaisent à opposer la *mémoire* subjective à l'*histoire* prétendue « scientifique », issue d'analyses « scientifiques » des archives résiduelles, examinées sous divers angles. Je soutiens, moi, Blanc-Bec, que l'histoire est une *étude savante*, mais *non scientifique*, une interprétation des faits connus qui retient une part irréductible de subjectivité et d'incertitude par rapport aux *sciences exactes*.

Prenons l'opposition aux puces, au *puçage systémique*, et à STMicroelectronics, en France et dans la cuvette grenobloise. L'historien dispose des documents, des multiples livres et textes

²⁰ Cf. « Contre le puçage électronique ! Pour une campagne de refus des puces électroniques, dans l'élevage et ailleurs », sur www.piecesetmaindoeuvre.com

²¹ Ed. Imho, 2009

de Pièces et main d'œuvre, et de ceux ensuite écrits par d'autres sur un sujet devenu *porteur*. Il connaît les faits, notre activité, la chronologie. Il nous connaît puisque nous l'avons reçu, que nous nous sommes croisés en diverses occasions et qu'il a écrit sur nous dans son ouvrage, *Technocritiques : du refus des machines à la contestation des technosciences* publié en 2014 à La Découverte. Une maison d'universitaires de gauche, autrement connue et respectée que Imho, son éditeur précédent. On voit que l'accompagnement « des écologies radicales » n'a pas nui à la carrière du fonctionnaire.

C'est d'ailleurs un historien compétent, actif et malin, que l'on ne peut suspecter d'étourderie dans l'occultation de sept à dix ans d'histoire contemporaine. Il a simplement *choisi* de les supprimer. Or, si infiniment petite que soit cette histoire, l'historien, s'il prend la peine de la traiter, doit suivre les règles de son métier, sous peine de n'être qu'un falsificateur.

Imagine-t-on un historien sérieux faire l'histoire de la manifestation de Malville, le 31 juillet 1977, point culminant de dix ans de montée du sentiment naturien, en effaçant hardiment l'explosion de la zone chimique de Feyzin (le 4 janvier 1966), la marée noire du Torrey-Canyon (9 avril 1967) ; et l'essor concomitant de l'opposition écologique – donc anti-industrielle & anti-nucléaire – autour de Pierre Fournier (1937-1973) et de ses amis du comité Bugey-Cobaye. Les maîtres d'œuvre de la première grande manifestation anti-nucléaire (10/11 juillet 1971) et de *La Gueule ouverte*, le premier journal écologiste en France (novembre 1972)²².

Il faut donc qu'un autre facteur ait joué dans cette bévue et qu'en l'occurrence *la mémoire* et ses défauts l'ait emporté chez notre sujet sur *l'histoire*, infailible et scientifique. L'infortuné a eu un trou de mémoire et nous y sommes tombés avec une décennie d'activité intense, voilà tout.

Il se peut aussi que l'historien *ait lui-même creusé ce trou* ; volontairement et délibérément. Qu'il se soit livré à une *révision* de cette minuscule histoire, à l'instar de ses collègues archivistes du Ministère de la Vérité ; effacement, correction, remise en circulation d'un néo-passé plus conforme à la nouvelle vérité, ainsi qu'aux vœux de ses adeptes et bénéficiaires devenus politiquement hégémoniques²³. Il aurait pour cela bien des excuses et circonstances atténuantes. Nous ne sommes plus la puissance invitante lui offrant une centaine d'auditeurs pour l'écouter dire la vérité de l'histoire, *booster* sa réputation, lui faire vendre des livres, susciter d'autres sollicitations, etc. De « nouveaux technocritiques » s'en chargent et il est bien normal que l'historien fasse désormais commencer l'histoire avec ceux qui l'invitent, et qui ne font, eux, que commencer.

Pis. Nous sommes « controversés » dans les milieux techno-progressistes depuis mai/juin 2014, pour notre rôle dans la critique de *La Reproduction artificielle de l'humain*²⁴. L'éditeur ayant promptement émis les signaux de regret et d'excuse envers ces milieux, après nous avoir effacés de l'édition imprimée, échappe à cette vindicte et la nourrit à l'occasion d'insinuations auprès des initiés. Il ne dit pas que nous sommes fascistes, réactionnaires et misogynes... non... il ne le dit pas...

De « controversés », nous sommes devenus « sulfureux » pour avoir en outre soutenu que l'espèce humaine était *sexuée* avant que d'être « genrée » ; que le donné biologique précédait le désir acquis ; et que nulle parole, jeu de rôle, travesti, traitement ou opération médicale ne

²² Cf. Marius Blouin, *La Marée verte et ses épaves*, quatre chapitres en ligne sur www.piecesetmaindoeuvre et Renaud Garcia, *Notre Bibliothèque Verte*, vol. 2, Ed. Service compris

²³ Cf. Georges Orwell, 1984

²⁴ lisible sur www.piecesetmaindoeuvre.com et en livre au Monde à l'Envers

pouvait faire d'un simulacre, un membre authentique du sexe opposé. Le désir permet d'occulter cette réalité, non de la transformer²⁵.

À vrai dire, nous n'aurions jamais rêvé qu'un aussi plat truisme - ne pas confondre le phantasme et la réalité - méritât d'être proféré, et encore moins qu'il pût devenir un énoncé scandaleux et subversif. Mais à l'époque des télécrans et de leurs masses captives, le plus élémentaire des constats factuels peut faire de vous « un ennemi du peuple²⁶ ».

L'historien a beau étudier les technocritiques – « du refus des machines à la contestation des technosciences » – et se dire « anti-industriel », au moins en marge d'une réunion publique ; je n'ai rien lu de lui depuis onze ans sur ces controverses qui agitent la société, bien au-delà du milieu contestataire. Rien sur l'instrumentalisation des désirs et des désirants par les transhumanistes, technocrates et technologues ; rien sur l'alliance de fait entre activistes LGBT etc., et idéologues transhumanistes. Ce n'est pas faute de lui avoir posé la question, publiquement, lors d'une réunion de l'association Technologos, à Paris, en septembre 2019, où il animait le débat « Comment lutter contre l'emprise de la technique sur le politique ? » La question fut refusée. L'historien des technocritiques acceptait le débat sur les OGM, non celui sur Crispr-Cas 9 et les enfants génétiquement modifiés. L'eugénisme et la reproduction artificielle de l'humain ne relevant pas à ses yeux de « l'emprise de la technique sur le politique ».

Mais soyons indulgents. L'historien a une famille à nourrir, une carrière à mener. Il n'a pas envie, malgré son courage et son intégrité, de risquer les avanies que subissent d'autres universitaires. De voir ses cours chahutés ou boycottés, des pressions hostiles sur ses pairs, supérieurs et éditeurs, ses livres brûlés, ses conférences annulées, sabotées, agressées, des tirades haineuses et ignares proliférer à son encontre sur les réseaux sociaux ; tous désagréments par nous subis et à propos desquels il nous a envoyé une fois, en privé, un message désolé. – Merci l'historien, nous aussi, nous sommes désolés pour toi. Ça se mérite d'être harcelé par les gardes arc-en-ciel du transhumanisme et bradé par les compagnons de route désolés. La « contestation des technosciences » a un prix au-dessus de tes moyens.

Naturellement, quinze ou vingt ans plus tard, ils savent tout cela les « nouveaux technocritiques ». Tout sur les puces et STMicroelectronics, tout sur le ravage de Crolles/Bernin par l'industrie électronique et les start-up de la ZIRST (Zone Industrielle de Recherche Scientifique et Technologique) depuis 60 ans. Tout sur le *puçage systémique*, en France et dans la cuvette grenobloise.

Mais comment le savent-ils ? Comment l'ont-ils su, sinon par les enquêtes ingrates et critiques, d'une paire d'animaux politiques, occasionnellement renforcés d'autres chimpanzés embringués dans leurs équipées²⁷ ?

Nous alertions contre Clinatéc, la clinique du cerveau créée par le CEA-Grenoble et Minatec « pour nous mettre des nanos dans la tête ». Contre la « biologie de synthèse ». Contre « Linky », le mouchard électronique d'Enedis. On faisait des livres, des films, des articles, des irruptions, des intrusions, des farces, des *happenings*, et même, des *rassemblements*²⁸.

²⁵ Cf. « Ceci n'est pas une femme, (à propos des tordus « queer ») », 3 novembre 2014

²⁶ Cf. Ibsen, *Un ennemi du peuple*, 1882

²⁷ Cf. Frédéric Gaillard, « Innovation scientifreak : la biologie de synthèse », 12 novembre 2012 ; « Aujourd'hui le nanomonde n°18 – Spécial Biologie de synthèse », 4 décembre 2012 ; *La révolte des chimpanzés du futur*, film de Camille Ludd, 21 mai 2013

²⁸ Cf. « Une chaîne humaine contre Linky et les capteurs communicants », 21 mars 2018

Vous dire si on y a mis du nôtre. Si l'on a trempé dans cette foire aux vanités. Si l'on sait de qui et de quoi l'on parle. Vingt dieux, ce qu'on a charrié de poids lourds sur la banquette arrière, traîné de boulets qui se prenaient pour des canons. Et plus on alertait, moins ils nous le pardonnaient les Vrais Révolutionnaires. Plus on leur en donnait, plus on avait l'impression de leur voler quelque chose. Plus ils nous le faisaient payer. On suivait pourtant leurs règles du travail collectif ; tout ce qui était à nous était à eux, tout ce qui était à eux était à eux. Cela ne suffisait pas. Nous aurions dû feindre d'ignorer que l'on donnait et nous conduire comme dans l'évangile, en bienfaiteurs anonymes (Matthieu 6 : 3-4. « Que ta main droite ignore ce que donne ta main gauche, etc. »).

Mais l'anonymat lui-même nous était reproché. Notre refus de décliner nos identités civiles, notre usage d'une enseigne *ad hoc* (« Pièces et main d'œuvre »), ne heurtaient pas que les journalistes, les scientifiques et les politiques qui y voyaient un début de « clandestinité » et de « terrorisme ». Mais tous ceux qui tenaient à faire savoir par leurs signatures, à leurs pairs du milieu, qu'ils *pensaient*. Et même qu'ils étaient capables de coucher leurs pensées par écrit et d'en *débattre*, pourvu qu'un autre se souciât de lire leurs pensées et d'en débattre avec ou contre eux.

C'était alors la mode, sinon la règle – « prendre ses responsabilités », « signer ses textes ». J'ai connu la mode et la règle inverses – « ne rien signer », « ne pas se mettre en avant » – et mon esprit de contradiction m'a imposé à chaque époque de violer la mode et la règle en vigueur. Mon père le disait bien, que je ne pouvais rien faire comme tout le monde. Ou plutôt, il le grondait. – Qu'est-ce que tu crois !... Tu crois que tu peux avoir raison contre tout le monde ?... Mais dans la vie, ça ne marche pas comme ça, mon p'tit gars !... Tu vas en baver, j'te préviens, si tu te mets les autres à dos !... Ils vont te le faire payer !

C'était pour mon bien. Il n'avait pas lu Debord²⁹ ni Girard³⁰, mon père, juste *France-Soir* pour le tiercé. Juste un petit truand bien sapé qu'on ne voyait que le dimanche, et qui faisait dans la ferraille et la carambouille avec ses potes. Si j'osais répondre, je lui dirais bien – « Au contraire, papa, à l'ère du faux généralisé et du monde réellement à l'envers, le vrai est un moment du faux *qui doit* sortir par ma bouche, ou alors, je deviens fou – je le suis déjà. » Mais il m'aurait ouvert des yeux ronds et fichu une baffa pour m'apprendre à répondre et à me foutre de sa gueule. Mon père, il détestait que je le dépasse. Et d'ailleurs, je n'avais pas encore lu tous ces livres qui m'ont donné raison, seul contre tous.

A Pièces et main d'œuvre, nous ne prétendions pourtant pas être les conjurés d'un comité invisible (« central », « suprême »), en train d'organiser (« coordonner », « diriger »), l'insurrection à venir. Tout au plus de simples citoyens et des animaux politiques. Des enquêteurs qui ne tenaient pas à saturer la toile de leurs noms ou surnoms comme des *taggers* et autres *street artistes*. Des chimpanzés du futur. Nous avons d'ailleurs signé certains livres de nos noms ou pseudonymes quand cela nous chantait, ou que notre anonymat bienveillant finissait par tourner à la négation de notre critique comme de nos existences. Quitte à faire déchanter ceux qui avaient pris l'habitude de se servir chez nous comme chez eux. Et pour cause.

Cela faisait des lustres qu'on entendait dire « qu'il n'y avait pas que nous. » Cela avait d'ailleurs commencé en même temps que nous – en même temps qu'un autre bruit suivant

²⁹ Cf. *Commentaires sur la société du Spectacle*, 1988, éditions Gérard Lebovici

³⁰ Cf. *La route antique des hommes pervers*, 1985, Grasset

lequel « nous étions mieux avant ». Avant qu'on n'existe ? Avant qu'on ne signe nos écrits ? Avant qu'on ne dise ce que nul autre ne disait ? Ce qui ne se disait pas ? – ou si peu, ou si mal, ou si bas. Avant que nos discours, à force de répétitions, d'expériences et de vérifications, ne deviennent des évidences – et que des suiveurs n'en fassent des contrefaçons, faute de ne pouvoir les passer davantage sous silence.

Le signe certain du succès, c'est lorsque sangsues et censeurs, font alliance pour vous évincer. Nous avons vu paraître alors des paraphrases de nos enquêtes, y compris de cette revendication de « l'enquête critique », notre apport et marque particulière. Mais est-ce un succès que d'être singé et siphonné par un sociologue anarchiste, un auteur « invisible » et sa clique, ou par des « collectifs », « associations » et diplômés en quête de fausse respectabilité subversive ; et qui se bornent à usurper certains aspects parcellaires d'une critique radicale - les moins inadmissibles pour leur public techno-progressiste.

Vous ne les verrez pas de sitôt, ces « nouveaux technocritiques », désigner la volonté de (toute-) puissance et la conquête des moyens de la (toute-) *puissance*, comme moteurs de l'histoire et des sociétés humaines depuis leur émergence. Ce serait blasphémer le *progrès*. Et sans le progrès, comment « transformer le monde » et « changer la vie » ? Comment accomplir notre « transition écologique » ? Comment faire des réalités de nos désirs ? Comment transformer des hommes en simulacres de femmes, ou vice-versa ? Comment produire à la demande des enfants « augmentés », « modifiés », « améliorés » ; entièrement *in vitro*, à partir de cellules souches et jusqu'à la sortie de la couveuse ?

Ils ne sont pas fous les « nouveaux technocritiques ». Ils n'ont pas envie de se mettre mal avec le milieu, d'être effacés des registres du Commissariat aux archives, et de subir chaque jour leurs Minutes de haine – tous ensemble, tous ensemble - contre celui qui n'est pas ensemble. Ils s'en tiennent aux critiques inoffensives et approuvées par la direction du Parti qui ne dit pas son nom. *Surtout* si dans leur for très intérieur, ils nous donnent raison.

C'est un lieu commun que les fautifs ne pardonnent jamais aux véridiques d'avoir eu raison. Surtout si les torts et les raisons sont établis, avérés, et que l'objet du litige est résolu, sinon oublié. Leur rancœur persiste d'avoir eu tort dans la dispute et s'accroît des torts dont ils se sont rendus fautifs envers eux, dans l'aigreur de la dispute. Leur amour-propre n'est pas assez fort pour se remettre de cette blessure. Tant pis. Je pense à l'inverse de Chateaubriand qu'il est des temps où il ne faut pas être avare de son mépris, compte-tenu du nombre des nécessaires.

Moi, honnêtement, je sais que l'échec de la candidature grenopolitaine aux Jeux Olympiques (3^e derrière Nice et Annecy), nous doit bien peu. Rien, sans doute. Et les Vrais Révolutionnaires méprisaient alors l'enquête critique (« - un truc de flics – de journalistes – d'intellos, etc. »), autant qu'ils méprisaient la « technocritique » (« - Science-fiction – catastrophisme – technophobie, etc. »). « Notre critique est plus grosse que la vôtre », qu'ils nous disaient. Ils ne le disaient pas comme ça, bien sûr. Ils disaient « plus radicale », maintenant ils disent « plus *queer* » ; mais c'est bien ce qu'ils voulaient dire et ce qu'ils veulent toujours dire, nos Vrais Révolutionnaires. Quitte à développer un peu le propos. « - Dégage de là, Blanc-Bec. T'existes trop fort, tu prends trop de place. Nous aussi, on existe. Pousse-toi de là qu'on s'y mette. »

Certes, beaucoup d'entre eux ont changé d'avis et j'en vois de plus en plus qui prétendent « se réapproprier » (l'enquête, la technocritique, etc.), mais sans nous aviser, entre amis, au café, de leur conversion. Ni expliquer pourquoi nous avions si longtemps eu tort, Pimprenelle et moi, d'avoir raison. Comme si on les avait « expropriés » de ces puissantes pratiques qu'on s'évertuait désespérément à leur *transmettre*.

Certes, ils ne se sont pas encore réapproprié l'auto-critique.

Certes, aucun d'entre eux n'aurait su où il résidait, si nous ne lui avons dit ce qu'était Grenopolis ; son histoire, sa géographie, sa « ressource » dont ils font maintenant si grand cas. – Si on ne s'était acharné et épuisé à leur expliquer et rabâcher pourquoi Grenopolis se nommait Grenopolis, depuis les débuts de la « Houille blanche » au XIX^e siècle – électrochimie, électrometallurgie, électromagnétisme, électronucléaire, micro-informatique, etc. – Et ce qu'était cette « liaison recherche-industrie-armée-pouvoirs publics » dont ils se rengorgent maintenant comme d'une grande découverte de leur cru, et le « développement endogène innovant », et le « Laboratoire grenoblois ». - Si on ne leur avait dit qui étaient – parmi tant d'autres :

Jacques Vaucanson (1709-1782), Joseph Fourier (1768-1830), Louis Vicat (1786-1861), Benoît Fourneyron (1802-1867), Amable Matussière (1828-1901), Casimir Brenier (1832-1911), Aristide Bergès (1833-1904), Joseph Bouchayer (1835-1898) Paul Héroult (1863-1914), Paul Janet (1863-1937), Aimé Bouchayer (1867-1928), George Flusin (1872-1954), Paul Mistral (1872-1932), Louis Barbillion (1873-1945), Charles Keller (1874-1940), Auguste Bouchayer (1874-1943) René Gosse (1883-1943), Jean-Marie Berthoin (1893-1977), Louis Néel (1904-2000), Félix Esclangon (1905-1956), Erwin Lewy *alias* Félix Bertaut (1913-2003), Louis Weil (1914-1968), Michel Soutif (1921-2016), et puis Bernard Delapalme, Michel Cordelle, Hubert Dubedout, ingénieur-maire de Grenoble et tous les marins du CEA-Grenoble, André-Jacques Auberton-Hervé de Soitec et tous les « essaimeurs » de start-up du CEA-leti, Jean Therme, « Innovator », ancien technarque du CEA-Grenoble parmi ses nombreux titres, Michel Destot, autre ingénieur-maire du CEA-Grenoble, Geneviève Fioraso, son adjointe, vice-maire du CEA-Grenoble, future ministre des subventions à l'industrie solaire, à la biologie de synthèse et au Laboratoire grenoblois, et son compagnon Stéphane Siebert, directeur de la recherche technologique du CEA, François Brottes, techno-maire de Crolles-les-Puces...

Si on n'avait multiplié ces notes en bas de page, ces références et ces bibliographies, qui leur permettent aujourd'hui de pomper à la source comme s'ils l'avaient découverte par eux-mêmes ; et sans citer ceux qui leur ont fourni tous ces excellents renseignements et raisonnements, et toutes ces précieuses sources dont ils irriguent leurs contrefaçons.

Autant d'éléments exhumés et détaillés, voici des lustres, dans une pléthore d'enquêtes en ligne et sur papier :

- *Planification urbaine et croissance à la grenobloise* (2004)

- *Le téléphone portable, gadget de destruction massive (pourquoi il n'y a plus de gorilles dans le Grésivaudan)* (2005). Qui traite de l'usine à puces de STMicroelectronics, à Crolles, de la destruction des terres agricoles, du pillage et de la pollution des « chantournes », les canaux et fossés. Autant de méfaits que les « nouveaux technocritiques » regardaient avec condescendance, notre « obsession technologique » n'étant pas chic alors. Ils avaient d'autres urgences.

Et puis :

- *RFID : la police totale. Puces intelligentes et mouchardage électronique* (2006).
- *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies : un projet de société totalitaire* (2006).
- *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique* (2008)
- *L'industrie de la contrainte* (2011).
- *Le Soleil en face. Rapport sur les calamités de l'industrie solaire et des prétendues énergies alternatives* (Frédéric Gaillard, 2011).

- Pardon, pardon, pardon de vous avoir plagiés par anticipation. C'était tellement arrogant et autoritaire de ma part, et comme je regrette et ressens les souffrances que j'ai pu infliger à des personnes en situation de malcompréhension, ou plutôt de *différence compréhensionnelle*. Je ne le ferai plus et je promets aussi de ne plus rire. Mais je ne sais pas si j'y arriverai.

Voulez-vous savoir comment produire en 2025 « une enquête très documentée sur les liens entre l'université et l'industrie grenobloise depuis un siècle » ? Fastoche. Vous siphonnez le site de Pièces et main d'œuvre, qui recense 25 années de publications sur le sujet, et notamment celle intitulée *Sous le soleil de l'innovation, rien que du nouveau !*, mise en ligne le 8 juin 2012, et publiée en livre le 15 février 2013 par les éditions L'Echappée. Et hop, de crampon *squatter* de campus, fort jaloux de son exclusivité sur son petit « groupe affinitaire », vous voilà promu « nouveau technocritique » sur les dépotoirs électroniques des « défenseurs du vivant ». En voilà du compost.

Révolutionnaires, activistes, militants, encore un effort si vous voulez être « technocritiques ». Vous verrez que vos « enquêtes » nous révéleront bientôt ce que sont les « technologies convergentes » NBIC (Nano-Bio-Info-Cogno-), et le transhumanisme ; et comment il se développe dans tous les labos du monde, mais spécialement à Grenopolis³¹. Avec quelle patiente impatience nous les attendons, vos « enquêtes critiques » sur *les progrès de l'eugénisme* et de *La Reproduction artificielle de l'humain* !³². Comme nous sommes avides de découvrir vos réflexions sur *la pensée tordue*, sur les torsions et distorsions que les queeristes imposent au langage commun afin de nous contraindre à voir des « personnes à vulve », ou « à pénis », au lieu d'hommes et de femmes ; afin de pouvoir attribuer ces noms d'hommes et de femmes à des *simulacres* « transsexuels », produits de l'art théâtral et médical³³.

Qui sait ? Peut-être ces « nouveaux technocritiques » arriveront-ils à se « réapproprier » la critique de la biophobie et de la production technologique de l'humain d'ici une vingtaine d'années³⁴ ? *Et surtout à la faire progresser* ? Peut-être arriveront-ils enfin à nous pardonner les dons écrasants dont nous les avons accablés, et à rendre les contre-dons – sinon à nous, du moins à d'autres – sans quoi l'échange et le lien social cessent et se brisent.

³¹ Cf. Pièces et main d'œuvre, *Manifeste des chimpanzés du futur contre le transhumanisme*, 2017, Service compris, nouvelle édition 2023

³² Alexis Escudero, *La Reproduction artificielle de l'humain*, mai/juin 2014 sur www.piecesetmaindoeuvre.com et en livre au Monde à l'envers, juin 2014 ; Pièces et main d'œuvre, *Alertez les bébés ! Objections aux progrès de l'eugénisme et de l'artificialisation de l'espèce humaine*, Service compris, 2020

³³ Cf. Pièces et main d'œuvre, « Ceci n'est pas une femme. A propos des tordus "queers" », 3 novembre 2014. Ainsi que « Techno-Junkie » de Renaud Garcia, 11 novembre 2023. Ou « Du "transidentitaire" à l'enfant-machine », avec Fabien Ollier, 9 juillet 2019

³⁴ Cf. « La biophobie tue », 28 octobre 2022

– Mais vous aviez tant d’urgences et de priorités depuis deux siècles, vous autres, « lanceurs d’alertes » – les mêmes qu’aujourd’hui d’ailleurs ; jamais l’eau, ni la Vouivre. Toujours vos usines (chimiques, métallurgiques, microélectroniques), vos barrages, vos trains, vos voitures, vos raffineries, vos zones commerciales, vos emplois, vos « niveaux de vie », vos « pouvoirs d’achat », vos « développements des forces productives », vos « luttes pour la socialisation des moyens de production », « pour l’organisation consciente et planifiée », « pour l’abondance universelle », etc.³⁵.

Écoutez les « lanceurs d’alertes » et les « défenseurs du vivant » ! *Écoutez vraiment ce qu’ils crient !*

« Toutes les luttes convergent, mais certaines convergent plus que d’autres. »

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !

« Il ne faut pas opposer la fin du monde à la fin du mois. La fin du mois arrive d’abord. »

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !

« Quand on défend le vivant, on défend l’industrie. – Quand on aime la vie, on va à l’usine. »

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !

« La vie, c’est la machine. – La machine, c’est la vie. »

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !

« Nous ne défendons pas l’usine (var. l’industrie, la machine), nous sommes l’usine (l’industrie, la machine) qui se défend. »

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !

« Sous la surface, la ressource. »

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !

Vous ne me croyez pas ? Vous pensez que j’exagère encore ? que je *provoque* ? que je « délire » ? Vous prenez des petites mines désolées et commisératrices ? « Non, là il va trop loin, Blanc-Bec. Il est trop négatif. Trop clivant (var. arrogant, surplombant, péremptoire). Il est trop. C’est inaudible. C’est son *éco-fureur*, l’usure, il vieillit mal. Il faudrait le *silencier*. Pour son bien. Pour la cause. Faire parler d’autres gens, des gens nouveaux qui tiennent le juste milieu – des gens comme nous, par exemple. »

Les voilà bien les pires et nouveaux sourdingues. Ceux qui ne veulent surtout pas entendre ce qu’ils disent eux-mêmes.

Écoutez-la votre « tribune unitaire » avec la CGT Total Energie !

Écoutez-la, votre vérité, et l’aboutissement de vos si criards, si médiatiques et si faux « Soulèvements de la terre » !

« *Bong !... Bong !... Bong !... Bong !... Vencorex, Arcelor Mittal, Michelin, Auchan, Airbus, Valeo, mais également de nombreux secteurs du public... Depuis le début de l’automne, les annonces de plans de licenciements massifs et de fermetures de sites se multiplient sur le territoire. D’après la CGT, 300 000 emplois pourraient être menacés, notamment dans les secteurs de la chimie, la métallurgie et le commerce.*

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !... Pendant trop longtemps, écologie et emplois ont été opposés artificiellement par ceux qui avaient intérêt à convaincre les travailleurs que les

³⁵ Cf. « Réindustrialisons » : quand « Là-bas si j’y suis » défend le cancer français », 6 avril 2012 ; « Défense du cancer français : séquelles », 10 avril 2012 ; « Le cancer de l’industrie », 1^{er} mai 2012 ; « Des ouvriers contre le crime industriel », 6 août 2012 ; « Métro, boulot, chimio. Débats autour du cancer industriel », 4 novembre 2012 ; « Cancer français : la récurrence », 12 décembre 2016 ; « Nos vies valent plus que nos emplois », 28 décembre 2023. Etc.

écologistes voulaient fermer leurs usines, seul moyen pour eux de nourrir leur famille, et les écologistes que les travailleurs étaient responsables ou complices de la pollution et des ravages environnementaux.

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !... Nous pouvons dessiner une autre issue à la crise écologique et sociale, en socialisant sans rachat les usines condamnées à fermer sous le contrôle des travailleurs, afin de lancer leur reconversion écologique entre les mains de ceux qui en ont l'intérêt : les travailleurs et les habitants³⁶. »

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !... Nous ne manifestons pas contre les salarié-e-s de ces entreprises. Si celles-ci font naturellement du chantage à l'emploi, il faut rappeler que leur but n'est pas de créer du travail, mais de générer du profit. Quand elles n'ont plus besoin de leurs salarié-e-s, elles les licencient.

Bong !... Bong !... Bong !... Bong !... Nous savons combien il est devenu impossible de vivre « en dehors » du système technologique, ici comme dans de nombreux endroits du monde. Face au choix politique de la *life augmented* qu'affiche le slogan de ST, de la 6G et du numérique, notre opposition ne pourra être que collective ! **Ce sont bel et bien les structures que nous visons, en l'occurrence ces grandes entreprises qui mettent en péril les conditions de vie présentes et futures en contribuant à la fuite en avant technologique³⁷.** »

Vous avez entendu ?

La dévastation du monde, ce n'est pas la faute des « travailleurs » qui ne font que leur boulot – un sale boulot – mais celle des « structures » ; ces mystérieuses entités, impersonnelles et fantomatiques ; ou bien celle des « grandes entreprises » - capitalistes - cela va sans dire.

Les « travailleurs » vous pensez bien qu'ils ne travaillent pas pour « générer du profit ». Ils s'en foutent du profit et de la rentabilité de la boîte, les « travailleurs ». Ils n'ont pas d'avis sur sa gestion, ses investissements, sa production - *sur leur travail*. Les « travailleurs », ils ne sont pas là pour vendre leur force de travail contre du pouvoir d'achat, mais – splendide découverte des Soulèvements de l'Industrie & Cie – pour « créer du travail ». En somme, ils travaillent pour le travail, comme ces artistes qui font de l'art pour l'art. Comme ces exécutants, ou ces exécuteurs, qui exécutent pour exécuter. Ils n'exécutent que ce que l'exécution exige d'exécuter. Eux n'y sont pour rien, c'est le Système exécutoire.

Voilà ce que moi, Blanc-Bec, j'ai toute ma vie entendu. Moi qui n'ai jamais acheté de voiture, ni de maison, ni de famille à crédit. Ni rien de toutes ces choses que vous tenez tant à *sortir* de vos cloaques industriels, pour en gonfler vos fécales ventripotences.

Moi qui ne suis que moi et qui ne suis jamais rentré en boîte que pour en fuir ; et qui me suis pourtant nourri toute ma vie de « précaire », au seuil de pauvreté, sans jamais trouver trop cher le prix du temps gagné.

Je vous connais vous autres, « les travailleurs et les habitants ». Le populo, j'en suis. Le quartier, j'en viens. J'ai bossé avec vous sur les chantiers et les marchés, en usine et dans les bureaux, les entrepôts et les magasins. Vous me remettez ? C'est moi *l'intérimaire*, le petit Blanc en blue-jean, avec ses lunettes et ses cheveux longs. Le petit jeune qui a plaqué le lycée pour « aller au peuple » et « se rééduquer ». Je vous ai écoutés et regardés. J'ai parlé avec vous. Ne me faites pas le coup des pauvres victimes d'un mauvais sort ou d'une mauvaise

³⁶ « La lutte contre les licenciements dans l'industrie est une lutte écologiste » tribune unitaire de la CGT Total Energies Grandpuits, Les Soulèvements de la terre, les Amis de la Terre, Extinction Rébellion, sur <https://reporterre.net>, <https://lessoulevementsdelaterre.org>, <https://blogs.mediapart.net>, etc. 23 décembre 2024

³⁷ stopmicro38.noblogs.org & lessoulevementsdelaterre.org, mars 2025

société. Pas à moi. Vous avez choisi comme j'ai choisi, mes salauds. La boîte, c'est votre milieu, votre habitat. C'est votre boîte. Rassurante et confortable. C'est costaud, cubique et conforme. Chacun la sienne et toutes pareilles. Y'a pas de jaloux.

Ce n'est pas moi, *c'est vous qui le dites* :

« Quand j'ai commencé à travailler dans la boîte, il y a 30 ans, tout le monde me disait que j'y ferais ma carrière complète sans soucis. Je ne pensais pas vivre cela un jour³⁸. »

« Bloquer les camions, ce n'est pas par plaisir, c'est le seul moyen de se faire entendre », explique celui-ci, 50 ans, dont 23 passés dans la boîte. A ses côtés, son fils de 22 ans, embauché en juillet, et qui « rêvait à mieux. » Près d'eux, cet autre de 35 ans, « 15 ans de boîte », « écoeuré », qui insiste, « c'est dégueulasse ». « On se fout de nous et de notre avenir » déplore celui-là, « 52 ans, dont 29 dans la boîte », et encore son voisin, « 41 ans et 19 dans la boîte où des familles entières ont travaillé. Retrouver une boîte, ça va être compliqué. Comme il va être compliqué de payer les crédits, le prêt de la maison qu'on vient d'acheter et la pension alimentaire à l'ex-femme. » Et une femme, justement, « 55 ans, 30 ans de boîte », qui se rappelle, « j'ai démarré ici à 25 ans, j'étais mécanicienne et la seule femme de l'atelier », mais comme elle bénéficie du « plan amiante », elle va pouvoir partir en retraite anticipée. Un retraité de la boîte, 72 ans, habite en face de la boîte. « Je suis un enfant de la boîte. J'ai embauché à 14 ans, je sortais de l'école avec un certificat d'étude et il y avait plus de 3000 salariés dans la boîte, à l'époque. Mon père y travaillait, et 3 des 6 enfants que nous étions. Tous les matins, je voyais les camions passer, j'étais content. Là, il n'y a plus rien³⁹. »

Lui, il a 37 ans, et il est entré dans la boîte, il y a 20 ans. « C'est une histoire de famille, j'y ai fait toute ma carrière. Mon frère y bosse, mon père y a travaillé toute sa vie. Nous, on a grandi dans les logements de la boîte, à côté de l'usine. On a fait des colonies de vacances grâce à la boîte, et aujourd'hui encore, je fais profiter mes enfants des avantages sociaux que l'on a par la boîte. » Un de ses collègues, « 5 ans de boîte », souligne qu'« on a toujours bien fait les choses pour se faire un avenir dans la boîte, comme tout le monde ici⁴⁰. »

Ce que j'ai choisi, vous auriez pu le choisir. Mais c'était trop miteux pour vous. Vous haïssez l'herbe et les bêtes, ça fait sale. Arrière. La honte. Ca vous rappelle vos culs-terreux d'aïeux. Vous n'aimez que les machines et les tas de boîtes urbains - *je le sais*. Ca fait propre et moderne. Riche et puissant. Je connais vos envies et vos avidités. Tout ce que vous voulez, c'est tout ce que vous n'avez pas encore. Tout ce qu'on pourra trouver pour combler vos trous sans fond. Vos « besoins » sont illimités et vous en inventez sans cesse de nouveaux. Pourquoi se gêner ? « A chacun selon ses besoins », disent vos écritures. Vous êtes des trous que toute l'énergie et la matière du monde ne sauraient boucher. Alors, dégagez salauds ! Mercenaires & suppôts des capitaines d'industrie ! Serviles soutiers de la chaudière planétaire ! J'ai eu tort de si longtemps vous *soutenir*. De m'apitoyer sur votre misère scolaire – moi qui n'ai pas « fait d'études ». C'était pour le coup vous sous-estimer (*mépris de classe*). Vous ne subissez pas l'incendie, *vous poussez les feux*. Voici deux siècles et demi que vous soutenez la politique de la terre brûlée. Que vous actionnez la pompe à feu et la machine à vapeur. Que vous

³⁸ *Le Dauphinois*, 31 octobre 2024

³⁹ *Le Dauphinois*, 20 novembre 2024

⁴⁰ *Le Dauphinois*, 23 janvier 2025

bouillez l'eau et calcinez les cieux. Et ne dites pas que vous ne saviez pas la combustion des eaux et forêts. Elle vous crevait les yeux. Mais c'était *le progrès* que la combustion du monde. Ou la *rançon du progrès*. Ou une simple *externalité négative*. Ou un *moindre mal dans la balance coût-bénéfice*. Et il n'y avait de toute façon plus, en arrière, de retour possible ni d'arrêt souhaitable. Vous avez réduit le monde en cendres et il vous faut maintenant faire un nouveau progrès ; *la Transition*.

Certes, vous n'êtes pas les propriétaires de la Société industrielle, mais vous aspirez à l'être. À supplanter les actionnaires de la boîte. La boîte, elle coûte trop cher à fermer, il faudrait *des milliards pour dépolluer* le sol de toutes les saloperies que vous y enfouissez depuis un siècle, 120 hectares en pleine ville, alors qu'une nationalisation ne réclamerait que 300 millions d'euros⁴¹. Et puis, elle est *stratégique* votre boîte ; chlore, chlorate, perchlorate, chlorure de méthyle, acide sulfurique, toluène, soude hydrogène, monomères, isocyanates, tolonates, eau oxygénée, zirconium, etc. Il en faut pour fabriquer des vernis et peintures pour automobiles, et tout ce qui est nécessaire pour la défense, l'espace et le nucléaire, le carburant de la fusée Ariane, les missiles M51... Vous avez plus de chance que la Vouivre. De gauche à droite et de bas en haut, tous les politiques, locaux, régionaux, nationaux, dont les noms et les partis seront vite oubliés, se lèvent d'urgence pour votre boîte et viennent se faire prendre en photo avec vous ; Yves Bugatti, le maire de Pas de Cul, président de Grenopolis et chimiste universitaire ; les députés « écologistes » et « socialistes », Marie-Noëlle Batistel, Guillaume Gontard, Jérémie Iordanoff, les « anticapitalistes » Philippe Poutou, Fabien Roussel, Jean-Luc Mélenchon, Élisabeth Martin, Sandrine Nobs, le je-ne-sais-plus-quoi Arnaud Montebourg, le « républicain » Fabrice Pannekoucke, les 5000 élus qui signent une pétition de soutien, la secrétaire nationale de la CGT, Sophie Binet, « qui est dans son rôle » au moins.

Et enfin l'heureuse *sortie de crise* ; la formation d'une SCIC – d'une Société coopérative d'intérêt collectif – par 29 salariés, soutenus (250 M€) par les « collectivités locales » (communes, métropole, région), par des industriels intéressés à la remise en route de la boîte, et par l'État. On l'apprend dans *Le Rouge & le Vert*, le bulletin des « écologistes » locaux, avec une instructive explication de Laurence Ruffin, sœur de François Ruffin, future maire de Grenopolis, et actuellement vice-présidente de l'Union nationale des coopératives.

« Une coopérative, c'est une entreprise qui a pour particularité d'avoir une gouvernance collective. On associe des salariés, des collectivités, des fournisseurs, des sous-traitants, etc. Ensuite l'intérêt du montage en coopérative, c'est de savoir ce qu'on veut faire de cette structure. On ne peut ni délocaliser, ni revendre, ni faire de plus-value sur l'entreprise. L'argent est utilisé pour développer l'entreprise. On est là pour pérenniser une structure (...)»⁴² »

Quand les « défenseurs du vivant », les « Soulèvements de la Terre » et leurs alliés de la CGT, auront pris le pouvoir – tous ensemble, tous ensemble – et qu'ils auront renversé « l'État fasciste » et les « capitalistes exploités », alors, verte sera la transition sur Terre. Verte, la nouvelle couleur du rouge et de toutes celles de l'arc-en-ciel révolutionnaire.

De verts scientifiques inventeront le mouvement perpétuel et la production *ex nihilo*. De verts dirigeants organiseront la survie verte et augmentée, gérée par de verts directeurs, et sous le

⁴¹ Cf. *Le Dauphinois*, 8 mars 2024, 8 octobre 2024, 27 octobre 2024, 12 décembre 2024, 13 décembre 2024, 17 janvier 2025, 12 mars 2025, 13 mars 2025

⁴² *Le Rouge & le Vert*, 14 mars 2025. Lisible en ligne

vert contrôle, bien entendu, de vertes visio-assemblées de travailleurs et d'habitants. Et – tous ensemble, tous ensemble - ils feront de la planification verte grâce à leur verte cybermachine à reconvertir. Et de la verte industrie dans leurs vertes usines, sous la direction de vertes ingénieurs. Ils feront de l'extraction verte, de verts transports planétaires, de l'énergie verte – de vertes centrales nucléaires – des machins verts, des déchets verts, de la pollution verte et de la destruction verte. Un brasier vert et durable. Et – tous ensemble, tous ensemble - Ils feront des cancers verts et de vertes zones de mort. Collectivement, démocratiquement et vertement⁴³.

Vous m'entendez ?

Mais vous aviez tant d'urgences et de priorités depuis deux siècles, vous autres, « lanceurs d'alertes » et « défenseurs du vivant ». Tant de « batailles pour la production », « pour les travailleurs », « pour la patrie des travailleurs » et sur tous les « fronts » de votre « convergence des luttes ». Il vous fallait à toute force « changer la vie » et « transformer le monde ». C'est fait maintenant, vous avez gagné. L'hydre électronique a siphonné l'hydre aquatique. De quoi propager toutes vos « alertes » sur le « stress hydrique » et les « réseaux sociaux ». Alors foutez-nous la paix à la Vouivre et à moi ! Ne venez pas, une fois encore, extorquer notre « soutien » et siphonner nos « ressources », sous prétexte d'« alliance » et de chantage « solidaire ».

On se fout que vos travailleurs ne puissent pas payer leurs crédits et leurs écrans. On se fout que leur « pouvoir d'achat » ne leur permette plus de s'offrir deux ou trois fois notre « niveau de vie » à nous. On a trop donné. Vous nous avez trop bouffés. On abhorre votre cybermachine collective. On l'exècre. On voudrait juste l'empêcher ou la détruire. On veut juste ne pas être *emmachinés*. On vous gerbe du fond du corps.

Tu parles qu'ils font la gueule les « gens nouveaux » et les nouveaux sourdingues. « *Ohlàlà...* Tout n'est pas faux dans ce qu'il dit, Blanc-Bec. Mais c'est la *forme* !... La forme !... Trop violente, la forme. Trop agressive. Il va trop loin Blanc-Bec. Il est trop. Trop, trop, trop. Non, décidément. Il est temps que d'autres tiennent un discours... moins tranchant... moins exclusif... qu'on puisse *converger* un peu, nous aussi !... – Tous ensemble, tous ensemble ! »

Que je vous dise encore, vous autres. Vous êtes abjects. Vous le savez (*quelque part*), et vous savez que je le sais. Mais il est nécessaire que les choses soient dites – *que je les dise* - afin de ne laisser nul faux-semblant subsister entre vous et moi.

- Et toi, qu'en dis-tu ? que je demande à la Vouivre.

Ce qu'elle en dit, la Vouivre, j'y fais le plus attention que je peux. La Vouivre, c'est l'autre en moi, la folle - et la sage aussi. Elle est dans ma tête. Je lui parle comme je me parlerais tout seul, à moi-même. Je sais qu'elle ne me veut que du bien et qu'elle me sait mieux que je ne me sais moi-même. - Normal, je lui dis tout. Aussi me surprend-t-elle souvent par l'acuité de ses révélations, justes et directes, qui me jaillissent aux lèvres ou à l'esprit comme d'un être

⁴³ Cf. *Lutte Ouvrière*, « La décroissance, un point de vue parfaitement réactionnaire », 03/07/2009 - BP 20029 – 93501 Pantin cedex

distinct. Mais c'est, paraît-il, un phénomène courant dont beaucoup de penseurs ont traité depuis la plus haute antiquité.

Et là, je lui vois le visage grave, un air sérieux, presque triste, dans ses yeux bleus profond, presque marins, les yeux d'une blonde de ma jeunesse. Presque un visage de statue dans une île au soleil. Un regard droit et fixe dans mes yeux, elle dont les yeux, toujours, glissent de côté. Et un mutisme visiblement embarrassé.

- Je n'aurais pas dû... insisté-je. Je t'ennuie avec mes colères... Je n'aurais pas dû crier si fort, ni si longtemps. Ni si souvent. Pardonne-moi. – Pas du tout, qu'elle chuchote, tu ne m'ennuies pas du tout. C'est vrai tout ce que tu dis... je suis d'accord. C'est juste difficile à entendre... c'est dur, c'est triste... Et puis il y a des choses que je savais déjà, dont tu m'avais déjà parlé. Mais moi, je préfère les contes... qu'on m'emmène... qu'on me raconte des choses poétiques, même inventées, qu'on profite de ce qui reste encore de beau... pourquoi tu ne fais pas ça.

– J'ai essayé, tu sais. Après mon accident. Le premier. Quand j'étais couché à l'hosto sans savoir si je me relèverais un jour pour marcher. Il y avait une branche avec de petites feuilles vertes au bout, qui remuaient juste derrière le carreau. Et je m'accrochais des yeux à ces petites feuilles. Toute la journée, de toutes mes forces. Et quand j'ai enfin pu me relever, je n'ai pas cessé de marcher durant des années ; tous les massifs, tous les cols, les sentiers, les cabanes ; à la cueillette de toutes les visions furtives qui me ramenaient aux petites feuilles de l'hôpital. Rien que des clichés, d'ailleurs. Des aplats jaunes et verts sous le vent, le serein du ciel se teignant de violet, des branches chargées de neige et de fruits rouges, etc. Des cartes postales. Mais ça te soulève de bonheur et de tendresse quand tu as failli ne plus jamais voir ces merveilles. Quand tu t'aperçois que tu ne les avais jamais vues *vraiment*, autrefois, malgré toutes tes montées, du parking au sommet et retour, en suivant l'itinéraire de ton guide (*Course agréable et facile, sauf la brèche réservée aux marcheurs avertis*).

Et je tâchais de toutes mes forces de m'absorber dans leur vision et de me boucher à tout le morne extérieur. Celui des autres et de leurs boîtes. Jusqu'au jour où j'ai vu que je me jouais la comédie du ravissement. Que je me forçais. Qu'il me fallait buter et trébucher de plus en plus dans les ornières aux lacets écorchés et jaunâtres, sur les pentes de pierres usées aux teintes poussiéreuses, et les versants cadastrés, règlementés, asservis, pour trouver ma petite fleur d'exultation et croiser quelques bouquetins importés pour la figuration.

J'ai dû m'avouer que, franchement, je ne voyais plus de montagne à la place d'une « zone foncière » envahie par les autres, hachée, raturée de lignes haute-tension, de télésièges, de clôtures pastorales, de parcelles forestières et maculée de bâtiments touristiques ; immeubles pour vacanciers, « gîtes ruraux » et « chambres d'hôtes », « magasins de sports » et de « produits du pays », bars, restaurants et superettes.

Et après je ne pouvais plus l'oublier. Je ne pouvais plus penser qu'à ces montagnes... *dénaturées ? dévitalisées ?*... Quel mot ai-je le droit d'employer pour échapper à la rage des autres ? À leur interdiction de dire ce qui ne se dit pas ? À leurs hauts cris de *snow-bashing* si je dis la vérité ? À leur élan collectif – tous ensemble, tous ensemble – pour me couvrir ou me réduire au silence ?

Enfin, j'étais maintenant dégoûté de m'y perdre dans ces montagnes. Je suis poreux, moi. Je ne peux m'abstraire du monde autour. Je n'ai pas de défenses, ni de distance. Il m'envahit de partout, le monde autour. Je n'en suis pas immune. Il m'emplit d'envol ou d'abatement suivant qu'il pèse moins qu'une plume ou plus que du plomb. Je ne peux faire semblant de croire à un décor. Je ne peux supporter qu'on veuille me faire prendre un décor pour une montagne. Je ne peux me taire quand je m'en aperçois. Il me faut le crier aux autres, qu'ils le sachent ou non déjà, et qu'ils veuillent ou non le savoir. « - Hèèèè ! La montagne est nue !...

Raclée jusqu'à l'os !... Hèèèè !... La montagne !... Elle est plus crevée qu'une brebis, la montagne ! ... Les pattes en l'air !... Avec les charognards qui lui déchirent la panse et lui croquent les os !... Hèèèè !... »

Du monde autour, il ne reste plus que les restes, à peine voilés d'une pellicule d'illusion. Les autres, ils portent des lunettes de vision augmentée. Ils ne voient pas les restes mais l'illusion qu'ils ont envie de voir, et leur illusion s'interpose d'autant plus facilement que, pour nommer ces restes, ils continuent de dire « le monde », « la montagne », comme s'ils parlaient de choses demeurées elles-mêmes, et non pas détruites par deux siècles, ou vingt siècles, ou cent siècles de « transformations » progressistes. Et ainsi, le conditionnement verbal suscite l'hallucination visuelle. De même qu'ils disent « une femme », pour désigner un travesti aux seins postiches. Les autres, ils sont dans leur boîte à images. Dans leur « expérience d'immersion sensorielle ». Et ils n'ont pas envie qu'on leur gâche le *trip*, surtout au prix payé pour le séjour.

Ou peut-être font-ils semblant. Peut-être savent-ils mieux que moi qu'ils vivent dans les restes, et que cela fait partie de ces choses qui vont sans dire, qui ne se disent pas à moins d'être un lourdaud ou un petit garçon mal élevé. À moins d'être moi.

Il y a quelquefois des problèmes de maintenance du dispositif. Des pannes de machines, des accrocs dans la bande spatio-temporelle. Je me vois soudain cerné d'individus atroces, mâles ou femelles, aux visages et regards morts, comme une foule en voie d'émeute ; mais à peine m'ont-ils fixé de leurs implacables prunelles, et esquissé un mouvement d'attaque, que le simulacre est rétabli et qu'ils retrouvent leurs apparences ordinaires. De simples *biotomates* et *robotiques*. Des salauds ordinaires, de nouvelle génération, conçus pour l'activité dans les restes, avec un logiciel adapté au Nouvel Habitat Terrestre. Et les générations futures seront encore mieux adaptées et déshumanisées.

Si brefs que soient les accrocs dans le visuel, j'ai pourtant vu ce que j'ai vu ; le vrai visage des autres quand ils se croient entre eux, à l'abri de tout regard externe. – Sans doute ce que les exorcistes du Moyen Âge nommaient des « démons », peut-être des êtres venus d'ailleurs, selon nos auteurs modernes, des êtres aux faces macabres et carcasses de machines omnivores.

La Vouivre, cependant, a toujours son air peiné, et sa gravité qui m'intimide. J'ose à peine lui demander si j'ai tort, si je me trompe ou si je dis des faussetés. – Tu sais bien que non, me dit-elle. – Je ne le sais pas, justement. Je ne prétends pas savoir tout ce que tu penses. Surtout quand tu ne dis rien et que je te vois cet air fâché... Tu es fâchée ? je lui demande. Tu es fâchée après moi ?... J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? – Pas du tout, dit-elle à voix basse. Sa voix en moi, qui me parle comme un autre moi - mais dois-je l'écouter davantage que je n'écoute ma propre voix ?

Je ne suis pas sûr qu'elle ait toujours raison, la Vouivre, je suis même sûr qu'elle a parfois tort. Voilà pourquoi j'ai besoin de parler avec elle, comme je parlais des soirs entiers avec ma mère, l'été dans l'embrasement de la fenêtre, tout en observant le trafic en bas sur le boulevard, et les hautes frondaisons des marronniers en face, dans le parc des Smith, s'assombrir avec la nuit.

Et elle trouvait ça passionnant, ma mère. Elle disait, heureusement que je t'ai mon grand, avec toi, je peux parler, c'est vraiment intéressant... et on parlait, on parlait, on parlait ; et moi aussi, je trouvais ça passionnant, même si, par périodes, ma mère piquait des crises, et prenait des cachets, et buvait du vin, et me hurlait dessus, le visage déformé de rage, et me cognait

dessus, et menaçait de se jeter par la fenêtre, et partait en ambulance, le soir, sous les regards de tout l'immeuble, pour une semaine ou deux à l'hôpital... et c'est pour ça qu'il fallait parler ensemble, pour essayer de comprendre ce qui se passait là-dehors, en bas, parce que ma mère, elle n'avait pas toujours raison, des fois, elle avait tort, des fois, elle était folle, ma mère - mais moi non plus, je n'avais personne avec qui parler – je veux dire, à part ma mère – et maintenant, elle est morte ma mère, et alors, heureusement, je parle avec la Vouivre comme avec ma mère.

Je veux dire que des fois, elle est bien plus sage que moi, et des fois plus folle, mais je sais aussi que personne au monde ne me veut plus de bien qu'elle. Alors, j'écoute bien ce que dit la Vouivre, je fais bien attention quand on essaie de comprendre ce qui se passe là-dehors. Et la Vouivre dit que j'ai eu une mère abusive et que j'ai subi de la maltraitance, et ça me fait beaucoup de peine qu'elle dise ça. Ma mère, c'est juste qu'elle n'avait que moi pour parler. Elle dit aussi, la Vouivre, que je suis sans doute « Asperger, bas du spectre autistique. » Et là, ça me fait rire. Chic, pour une fois, je suis comme tout le monde. C'est à la mode d'être « Asperger ». Les autres, ils veulent tous l'être, ça fait original et brillant. Les parents – les mères surtout - ils testent leurs gosses à tour de bras, des fois qu'ils auraient conçu un « Haut Potentiel Intellectuel ». Ce qui les rendrait eux-mêmes rarissimes & chics par engendrement. Les *alphas plus* ne font pas des *epsilons moins*, hein. Trop facile. Tu tires un coup parmi tant d'autres, et hop, te voilà l'admirable géniteur de l'admirable fruit de tes œuvres et de tes entrailles, etc. Et dire que j'ai passé toute mon enfance et la suite, sans même connaître ce mot d' « Asperger ». Ça n'existait pas à l'époque. Ce n'était pas chic ni enviable, il n'y avait pas eu de films à succès.

Mais j'ai beau rire, elle insiste la Vouivre. – Si, si, je t'assure, tu présentes les symptômes... tu es agressif... - Non, agressé. – C'est vrai, mais tu as du mal à « relationner »... Je le vois bien, tu as du mal avec les autres. – Mais si je vois une rivière dans le couloir, et qu'on me dise que c'est juste dans ma tête, alors, il y a conflit. – Tu vois !... Tu es en conflit avec les autres !... Ça fait partie des symptômes, c'est typique ! – Et alors, ça va me rapporter du fric ? Une pension « adulte handicapé, grave intolérance à la connerie » ?

Hélas, non, me dit-elle. Je suis « trop bas dans le spectre ». C'est tout moi, ça. Toujours trop pour mon propre bien.

Mais pourquoi fait-elle ce visage de déesse consternée dans son marbre ? Puisqu'elle pense comme moi ? Puisqu'elle pense que j'ai raison ? Puisqu'elle n'est pas fâchée ?

– Non, je ne suis pas fâchée, qu'elle dit. Je suis triste, j'ai de la peine... Je n'aime pas que tu les montes tous contre toi. À ton avis, ça sert à quoi, tout ce que tu leur dis aux autres ?... Tu penses les convaincre ?... Tu crois que tu vas les changer en les écrasant dans leur vérité ?... Ça aussi, c'est typique, tu veux toujours avoir raison. – J'ai raison. – Oui, tu as raison, mais comment ils réagissent les autres quand tu leur écrases leurs vérités au visage ?... Qu'est-ce que tu espères ?

À vrai dire, je m'en fous des autres. Si je parle, si je dis qu'il y a une rivière dans le couloir, c'est juste pour ne pas devenir fou. Pour ne pas devenir comme eux. Il y a une rivière et elle coule. De toutes façons, même si je me tais, ça se voit bien ce que je pense. Ça se voit à mon visage et à mon silence. Je ne sais pas cacher, moi. Les autres, ils savent bien ce que je pense. Et ils savent bien cacher ce qu'ils pensent. Je ne sais pas comment ils font pour tous penser la même chose, et pour soudain penser autre chose, et même pour penser le contraire – tous ensemble, tous ensemble – sans même en avoir parlé, ni s'être concertés, d'un instant à l'autre, alors que nous sommes tous dans la même pièce et que j'écoute bien ce qu'ils disent.

C'est fou. Ils doivent se parler télépathiquement, tout en faisant semblant de rien. En continuant de parler de choses et d'autres à haute voix, devant moi, comme si de rien n'était. De beaux salauds, les autres, même si je l'ai déjà dit et que je n'ai pas fini de le redire.

Mais la Vouivre, elle a sa méthode avec les autres. Ne rien dire ni contredire. Glisser, esquiver, se taire. Elle est fluide, la Vouivre, anguille et faux fileuse. C'est l'eau qui vous coule entre les doigts. Elle trouve que ça ne sert à rien de dire. De toutes façons, les autres, ils savent. De toutes façons, ils ne veulent pas savoir. J'écoute la Vouivre. Souvent je fais comme elle. Je reste à l'écart, je passe entre les autres, mais ça finit toujours par m'étouffer. – Et ne rien dire, je lui demande, ça sert à quelque chose ?

Ça sert à quelque chose de ne rien dire quand ils veulent te forcer à prendre des fentes pour des saillies, ou vice-versa ?

Ça sert à quelque chose de ne rien dire quand le Parti t'oblige à dire « deux et deux font cinq », et que les autres finissent par le croire et le crier – tous ensemble, tous ensemble – à pleine gueule ?

Ça sert à quelque chose de ne rien dire quand les autres dans la rue et aux fenêtres, s'écrient : « Mon Dieu, comme les nouveaux habits de l'empereur sont extraordinaires ! », alors que Sa Majesté processionne le cul à l'air ?

Ça sert à quelque chose de ne rien dire quand les autres, à l'école, t'entourent à la récré et – tous ensemble, tous ensemble – s'attaquent à toi – parce que tu portes des lunettes ? Les cheveux en brosse ? Des culottes courtes ? Des kilos de trop ? – Parce que tu as déjà tant lu et parlé avec ta mère que tu ne parles plus comme eux ? Que tu emploies, sans même le savoir, des idées et des mots « qui ne sont pas de ton âge » ? Des mots et des idées qui pour toi vont de soi et qui, pour ceux de ton âge, sont des « mots de grande personne ». De « grands mots » que tu n'as pas le droit de connaître, ni de comprendre, ni d'employer – quoiqu'ils te soient tout simples et transparents. Des mots de Blanc-Bec. Le fayot. Le prétentieux qu'ils disent les autres – tous ensemble, tous ensemble – en riant de toi, tous autour de toi, tous contre toi – tous contre Blanc-Bec ! à t'insulter tous ensemble avec beaucoup de verve, d'esprit et de courage (« - Porc-épic ! – Gros ours ! – Blanc-Bec ! – Blanquette de veau ! »). Jusqu'au moment où tu te rues dans le tas en pleurant et moulinant des poings et des pieds, et qu'ils s'égayent en riant.

Salut les salauds. Vous n'avez pas changé, vous savez. Vous êtes restés les mêmes qu'à la récré. Tous contre un, tous ensemble. À rire et à gueuler « du sang !... du sang ! » Mais je m'en fous maintenant. Je ne veux plus être comme vous, ni avec vous. Ça fait baisser le niveau. Moi, je suis moi et vous, vous êtes tous. Tous pareils, tous ensemble, tout un tas. Rien qu'un tas.

Et la Vouivre dit que j'ai raison, mais qu'elle est triste parce qu'ils vont encore s'en prendre à moi. - Eh bien ! oui, lui dis-je. C'est mon vice. *Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on me haïsse.* Elle rit et répond que j'aurais dû commencer par là, qu'au moins, les choses seraient claires. – Tu ne te rends pas compte de ta chance, qu'elle dit. De la force que ça te donne d'avoir été le préféré de ta mère, et qu'elle t'ait fait lire tous ces livres. – Ce n'était qu'une femme de ménage, tu sais. – Oui, mais les autres n'ont pas eu cette chance.

Les autres, ils disaient, « elle fait vachement jeune, ta mère, quel âge, elle a ? » Elle avait l'âge d'être ma sœur, ma mère, une orpheline de quinze ans qui m'avait eu à dix-neuf ; l'âge d'aller nager dans le Morne, le midi, quand elle était collégienne ; et de me dire, sur son lit de mort, que j'avais été l'amour de sa vie. C'est ce que tu appelles une « relation abusive », la

Vouivre ? – Une relation fusionnelle. Et abusive. Mais arrête de pleurer. Arrête, je t'en prie. Arrête de t'apitoyer sur toi-même.

Je ne parlerais pas de la Vouivre si je ne la voyais en voie de disparition. Et si j'en parle, d'ailleurs, c'est tout seul. Et en fait, je ne parle pas, je hurle. Moi qui ne suis que moi. Un hétéroclite. Je jure que c'est vrai. La Vouivre le sait. Je marche, perdu dans mes perditions et des cris m'échappent par surprise. Des sortes d'aboiements rauques, jaillis de profond, et qui me tournent dedans pour s'échapper, et je sais que j'ai mal pour de vrai. Mon corps a mal et je crie de ces cris qui me tournent dedans, seul en marchant. Au bord de l'eau qui m'accompagne en chuchotant dans les herbes, en cognant et bouillonnant contre les roches. Elle est un peu folle la Vouivre. Elle sait que je ne suis pas comme les autres. Que je ne suis comme personne, même si je ne sais pas pourquoi. Elle sait que je ne lui parle qu'à elle. Que je lui parle tout le temps, même quand je ne suis pas là, que je n'ai pas l'air, que je lui parle dans ma tête. Elle sait que je ne supporte plus les autres, les « tous ensemble », les « comme tout le monde » - vraiment je ne peux plus. La souillure de leurs regards. Le mensonge de leurs faux-semblants. Leurs affectations de bienfaisance et de bons sentiments. La vulgarité et l'avilissement de leur société. Lawrence dit, « avez-vous jamais eu le sentiment d'être une licorne parmi les moutons ? » Je n'irais pas si loin. Disons, avez-vous jamais eu le sentiment d'avoir cinq pattes, ou trois, de *dépasser* d'une façon ou d'une autre ? Et de n'y rien pouvoir ! Si vous croyez que c'est drôle d'avoir une *patte folle*, une patte qui ne marche pas au pas, qui sort toujours du rang ; qui twiste, qui rocke, qui frappe, qui rue ; une extra-patte ensorcelée, qui ne fait que ce qu'elle veut - ou peut-être pas ce qu'elle veut. Les autres, au début ça les épate cette erreur de nature - ou de fabrication ? Ça les fait rire, puis ça les enrogne. - D'où qu'il sort cette patte de trop, çui-là ? Cette patte *de plus* ? De quel droit ?... C'est de la triche ! Ça l'avantage au foot ! On ne sait jamais s'il va tirer, dribbler, ni comment ! (*Moi non plus*)... Il pourrait se faire opérer, ce *pattard* ! En faire don à un unijambiste de sa surpatte !... On devrait lui interdire le foot, ou alors juste avec des tripattes de son espèce !... (*mais je suis seul de mon espèce*)... Il faut se plaindre au Commissariat à l'Egalité !... Dénoncer !... Faire un signalement !... Un *post* sur RS !... Il faut l'obliger à l'amputation, ou lui coller un boulet !... Rétablir l'égalité !... Trois pattes pour tous et toutes, ou alors pour personne !

Holà ! Faudrait pas qu'ils se montent la tête, mes salauds ! Qu'ils s'y mettent – tous ensemble, tous ensemble – à *m'égaliser* avec leurs lames, et leurs doigts, et leurs dents. Ils aiment ça le sang, mes salauds. Ils aiment ça tailler quelqu'un et le mettre en pièces détachées ; quelqu'un qu'a une patte de trop, ou qui dit des choses qui se disent pas. Un hydrocéphale. Ou qui juste passait par là. Ils se sentent forts – tous ensemble, tous ensemble – ça les fait rire, le sang, les cris, la chair et les membres qu'on arrache. Ils rient, ils rient d'ébriété ! Ça les soulage, ça leur fait du bien, ils jettent les morceaux partout, ils en pleurent tellement ils rient.

Ça fait drôle que d'être un cadavre dans le placard. La mauvaise conscience d'un tas de gens que l'on a pourtant nourris, et de les observer par le trou de la serrure, crier d'une seule voix – tous ensemble ! tous ensemble ! – tous contre Blanc-Bec ! Et de leur rendre ainsi ce dernier service que de les réunir dans la joyeuse unanimité du tous contre un. Ça fait drôle que de sentir toutes ces petites bêtes te grimper sur les jambes et le corps, et te dévorer tout vif et cru. Moi, Blanc-Bec, qui ne suis en rien diplômé, je peux bien dire que j'ai accumulé *sur le terrain*, une rare expertise en sciences sociales et humaines ; quoique je n'ai rien trouvé de plus que Pascal (1623-1662), dont j'aurais dû lire de près les *Pensées*, à l'abri du malheur, dans ma chambre.

« Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public. Mais ce n'est que feindre et une fausse image de la charité, car au fond ce n'est que haine⁴⁴. »

Et puis merde. Je dépasse et je vous emmerde.

Je ne parle qu'à la Vouivre.

Nous deux. Nous seuls. Nous d'abord. Nous contre tous.

Et la Vouivre de rire, raisonnable et compatissante, « mais pourquoi ne vois-tu pas un psy ? ». Mais ce n'est pas une maladie que j'ai. Et je ne veux pas guérir. Et la Vouivre finit par dire en souriant, qu'au fond, nous sommes pareils. On peut se taire, on sent et on pense pareil, et quand l'un ouvre la bouche après un long silence, c'est pour dire exactement ce que l'autre allait dire. Avec la même évidence que les normaux quand ils parlent entre eux et que je ne comprends rien à ce qu'ils disent, parce que je ne comprends rien au mensonge social. - Sauf qu'il existe et que c'est leur langue. La langue des normaux et de leur société normale. Et même si, à la longue, j'arrive à en saisir des bribes ; je n'arrive pas plus à la parler qu'ils ne sont capables de parler vrai – sauf erreur, bien sûr.

Et voici maintenant un pur sanglot, *Les roses blanches* de Berthe Silva. Paroles de Charles-Louis Pothier, musique de Léon Raiter - 1925, tiens. Un siècle tout rond.

(À suivre au plus vite, une version revue et augmentée de ce chapitre en cours de finition)

Blanc-Bec

Février 1973-mars 2025

Du même auteur

Une romance avec l'hydre (1) sur www.piecesetmaindoeuvre.com

Les Esperados. Une histoire des années soixante-dix, Éditions L'Échappée, 2011

La vie dans les restes, Éditions Service compris, 2023

⁴⁴ Pascal, fragment 196 des *Pensées*. Folio Gallimard, p.166